18701
H. Rés

Cat: denyon: 11144.

LE
MERCVRE
GALANT.

CONTENANT PLUSIEURS
HISTOIRES VERITABLES,
Et tout ce qui s'eſt paſſé depuis le premier Janvier 1672. juſques au Depart du Roy.

BIBLIOTHEQUE DE L'ARSENAL

A PARIS,
Chez THEODORE GIRARD, dans la Grand'Salle du Palais, du coſté de la Cour des Aydes, à l'Envie.

M. DC. LXXII.
AVEC PRIVILEGE DV ROY.

8° H 26484

LE

MERCVRE GALANT.

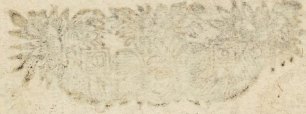
CONTENANT PLUSIEURS

HISTOIRES VERITABLES,

Pour ce qui s'eſt paſſé depuis

le premier Janvier 1679. juſques

au Depart du Roy.



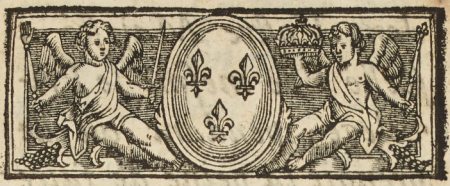
BIBLIOTECA NACIONAL

A PARIS,

Chez THEODORE GIRARD, dans

la Grand'Salle du Palais, du coſté de

la Cour des Aydes, à l'Envie.



AV ROY.

SIRE,

Ie prens la liberté de vous offrir un Livre

dont Voſtre Majeſté a ſcellé Elle-meſme le Privilege, pendant qu'elle prenoit la peine de faire la Charge d'un de ſes premiers Sujets; & qu'en faiſant voir juſques à quel point elle eſt éclairée, elle apprenoit aux autres de quelle maniere il ſe faut acquiter de pareils Emplois. Vn tel Privilege devroit mettre mon Ouvrage à couvert de toutes choſes;

mais la Critique prétend que ſon empire s'étend ſur tout, & qu'il n'eſt point de Panegyrique où elle n'ait droit de trouver à redire. Si je pouvois pourtant faire celuy de Voſtre Majeſté, il ſeroit exempt des attaques de l'Envie, & je ſuis aſſuré qu'on n'y pouroit reprendre que la foibleſſe avec laquelle je traiterois une ſi belle matiere: Mais auſſi vos

Actions, SIRE, qui passent de bien loin celles des plus grands Héros, sont au dessus des forces humaines. C'est ce qui me contraint à borner mon zele aux seuls vœux que je fais tous les jours au Ciel pour la continuation de sa prosperité ; & plein de la gloire que j'ay d'estre au nombre des Sujets du plus Grand Roy du Monde, je le suplie de

croire qu'il n'en a point de plus ſoûmis, & que je ſuis,

SIRE,

DE V. MAJESTE',

Le tres-humble, tres-obeïſſant, & tres-fidelle Sujet.

LE LIBRAIRE AU LECTEUR.

CE Livre doit avoir dequoy plaire à tout le monde, à cauſe de la diverſité des matieres dont il eſt remply. Ceux qui n'aiment que les Romans, y trouve-

ront des Hiſtoires divertiſſantes. Les Curieux des Nouvelles, & les Provinciaux & les Etrangers, qui n'ont aucune connoiſſance de pluſieurs Perſonnes d'une grande naiſſance, ou d'un grand mérite, dont ils entendent ſouvent parler, apprendront dans ce Volume & dans les ſuivans, par où ils ſont recommandables, & ce qui les fait

eſtimer. Lors qu'on voudra connoître quelqu'un, on n'aura qu'à le chercher dans *Le Mercure Galant*, ſi l'on veut eſtre bientoſt éclaircy de ce qu'on ſouhaitera d'apprendre. On en donnera tous les trois Mois un Volume, & dans le ſecond on marquera les temps auſquels on les devra donner, afin que le Public les ait doreſna-

vant à jour nommé. On y parlera à l'avenir des Provinces & des Cours Etrangeres. L'Autheur ne commence qu'à établir des correſpondances, & former des habitudes d'où il puiſſe tirer des ſecours conſidérables, afin qu'il n'arrive rien de nouveau dans le Monde dont il ne parle dans ſes Lettres. On ne doit regarder celles-cy

que comme des Eſſays; & par ce qu'elles ſont, on doit juger de ce que celles qui les ſuivront pouront eſtre. Ainſi l'on ne doit conſidérer ce Volume que comme le deſſein d'un Ouvrage auquel on peut adjoûter beaucoup, & non comme un Ouvrage achevé. Ceux qui auront quelques Galanteries, & quelque choſe de curieux, qui méri-

tera d'eſtre ſçeu, pourront me l'apporter, & je feray en ſorte que l'Autheur en entretienne la Perſonne à qui il adreſſe ſes Lettres. Ie crois eſtre encor obligé de vous avertir que ce Livre n'a rien qui reſſemble au *Iournal des Sçavans*: Il ne parle que des Livres de Sciences qu'on imprime; & l'on ne parle icy que d'Hiſtoi-

res amoureuſes, & que du mérite des Perſonnes qui en ont beaucoup, quand meſme leur plume ne produiroit aucun Ouvrage. Il n'eſt pas toûjours neceſſaire d'écrire pour avoir de l'eſprit, & l'on a ſouvent veu des preuves du contraire. Ie dois adjoûter à tout cela, que ſi l'on parle icy de quelques Livres, ce n'eſt que de Livres

de Galanteries, dont le Iournal ne dit jamais rien ; & qu'il n'y a pas dans ce Volume trente lignes sur cette matiere.

TABLE
DES MATIERES contenuës en ce Volume.

p. 1 *Dessein de l'Ouvrage.*

p. 13 *L'Histoire du Collier de Perles.*

p. 34 *Honneurs rendus à la memoire de feuë Madame de Montausier.*

p. 37 *Eloge de Monsieur l'Abbé de Noailles.*

p. 40 *Etablissement d'une Académie d'Architecture, dont le Sieur Blondel doit estre Professeur.*

p. 44 *L'Histoire des Bas de soye verds.*

p. 60 *Reception de Monsieur le Duc de*

la Feüillade dans la Charge de Colonel du Regiment des Gardes François.

Eloge de Monsieur le Mareschal Duc du Plessis. p 63

Discours sur le Bajazet, *Tragédie du Sieur Racine.* p. 64

Avantures arrivées à Constantinople à un François, par laquelle on peut juger de la galanterie des Turcs. p. 66

L'Histoire de celle qui aima mieux se brûler avec son Mary, que de le voir infidelle. p. 92

Discours sur le Mariage de Bachus, *Comedie heroïque.* p 110

Arrivée de Monsieur Courtin en Suede. p 111

Depart de Monsieur le Duc d'Estrées pour son Ambassade Extraordinaire à Rome. p. 112

p. 115 *L'Histoire de la Famille visionaire.*

p. 128 *Entrée publique de Monsieur le Marquis de Vilars à Madrid.*

p. 129 *Retour de Suede de Monsieur de Pompone.*

131 *L'Histoire de la Fille Soldat.*

148 *Eloge de Monsieur le Duc de Coaslin.*

150 *Mort de Monsieur le Chancelier, & son Eloge.*

153 *Eloge de Monsieur le Marquis de Louvoy.*

156 *Mort de Madame la Princesse de Conty.*

158 *Eloges des six Conseillers d'Etat ordinaires, & des six Maistres des Requestes que le Roy a choisis pour assister au Sceau.*

166 *Avanture d'une jeune Marquise*

apres la mort de Monsieur Gaultier excellent Ioüeur de Luth.

L'Histoire du Mary qui se croit Cocu par luy-mesme. 169

Mérite de Monsieur Pachau, reconnu par le Roy. 176

Le retour d'Italie de Messieurs de Vendosme. 177

Le choix du Roy de Monsieur le Camus pour la Charge de Premier President de la Cour des Aydes. 178

La mort de Monsieur Despincha Marquis de Ternes. 180

Reception de Monsieur le Chevalier d'Arquien à la Charge de Monsieur son Pere. 181

La mort de Monsieur de la Motte Houdancourt. 183

La Promotion de Monsieur l'Ar- 184

+ mort de Madame p. 186

cheveſque de Toulouſe au Cardinalat. †

187 *Diſcours ſur l'*Ariane, *Tragédie de Monſieur de Corneille le jeune.*

190 *L'Hiſtoire du Cabinet des Miroirs.*

207 *Diſcours ſur une Comédie de Monſieur de Moliere, intitulée* les Femmes Sçavantes.

216 *Le Sujet du Voyage de l'Académie Françoiſe à Verſailles, conduite par Monſieur l'Archeveſque de Paris.*

218 *Régal de Monſieur le Marquis d'Angeau à Meſſieurs de l'Académie Françoiſe.*

227 *L'Etat de toutes les Troupes du Roy, tant de Cavalerie que d'Infanterie; avec les noms de tous les Regimens, le nombre*

+ mort de Mr, ou chesse douairiere d'orleans. 259

TABLE.

des Compagnies & des Hommes qui composent chaque Compagnie.

Discours sur les Eaux de Versailles, sur les Iardins, & sur les nouveaux Ouvrages qu'on y a mis; avec les noms des Sculpteurs. 247

Eloge de Monsieur le Cardinal de Rets. 255

Les Etats de Bretagne sont presentez par Monsieur le Duc de Chaunes. 256

Monsieur le Duc de Bethune Lieutenant General de la Province de Picardie, & Monsieur le Duc de Duras Capitaine des Gardes du Corps. + 257

L'Institution de l'Acadèmie des belles Lettres, avec les noms de Messieurs les Académiciens. 260

268 *Lettre en Vers de Gas, Epagneul de Madame la Marquise Deshoulieres, à Monsieur le Comte de L. T.*

271 *La mort de Monsieur de Morangis.*

272 *Eloge du Baron de Schonborn, Neveu de Monsieur l'Electeur de Mayence, & son Envoyé Extraordinaire.*

273 *L'Entrée & l'Audiance de Monsieur le Comte de Molina Ambassadeur Extraordinaire d'Espagne. Remarques curieuses sur ce sujet.*

275 *Liste des Modes nouvelles, tant pour les habillemens de l'un & de l'autre Sexe, que pour les Ameublemens.*

285 *Mariage du Fils de Monsieur le Premier Président avec Ma-*

demoiſelle Chalucet.
Choix de Medecins fait par le Roy. 295
Diſcours ſur le Iournal des Sçavans. 297
Noms des Officiers Generaux des Armées du Roy. 299
Noms des Vaiſſeaux de l'Armée Navale, & des Capitaines qui la commandent. 299
Diſcours ſur les Livres nouveaux de Galanterie. 306
Noms de tous les Autheurs citez par Monſieur Ménage dans ſon Livre intitulé, Obſervations ſur la Langue Françoiſe. 307
Harangue de la Faculté de Medecine aux trois Premiers Medecins. 315
Remarques ſur les Sceaux donnez par le Roy à M. Daligre. 313

315 *Depart de tous les Bagages pour l'Armée.*

314 *Discours sur les préparatifs d'un Mauzolée, dont Monsieur le*

319 *Brun a donné les desseins.*

Audiance pour prendre Congé du Roy, de tous les Ambassadeurs & Résidens de toutes les Cours Souveraines, & de Monsieur le Prevost des Marchands.

322 *Depart du Roy.*

323 *Quelques mots presentement à la mode.*

327 *Seconde Lettre en Vers de l'Epagneul de Madame la Marquise Des-houlieres.*

330 *L'Histoire de Megius & de son Compagnon, ou la Pierre Philosophale.*

LE

LE MERCURE GALANT.

MADAME,

Il n'estoit pas besoin de me faire souvenir que lors que vous partîtes de Paris, je vous promis de vous mander souvent des nou-

velles capables de nourir la curiosité des plus Illustres de la Province qui doit avoir le bonheur de vous posseder si long-temps. Quand on songe souvent à une Personne, on n'oublie pas facilement ce qu'on luy promet. Je croy, Madame, que vous entendez bien ce que cela veut dire, & qu'il n'est pas necessaire que je m'explique davantage. Passons donc aux nouvelles, ou plutost à l'ordre que j'ay résolu de tenir pour vous

en apprendre. Je vous écriray tous les huit jours une fois, & vous feray un long & curieux détail de tout ce que j'auray appris pendant la Semaine. Je vous manderay des choſes que les Gazettes ne vous apprendront point, ou du moins qu'elles ne vous feront pas ſçavoir avec tant de particularitez. Les moindres choſes qui ſe paſſeront icy, n'échaperont pas à ma plume; Vous ſçaurez les Morts & les Mariages de conſequence,

avec des circonſtances qui pouront quelquefois vous donner des plaiſirs que ces ſortes de nouvelles n'ont pas d'elles-meſmes. Je tâcheray de développer la verité des belles actions de ceux dont la valeur ſe fera remarquer dans les Armées, & vous éclairciray ſouvent des choſes dont la Renommée eſt toûjours mal inſtruite, parce qu'elle n'attend jamais pour partir qu'elle ſoit bien éclaircie, & que les premiers bruits qu'elle

ſeme ne ſe trouvent que rarement veritables. Je n'oublîray pas à vous parler de tous ceux qui recevront quelques bienfaits de noſtre Grand Monarque: Il donne de ſi bonne grace, que bien que ſes préſens ſoient conſiderables, on eſt plus charmé d'entendre le recit de la maniere dont il les fait, que ceux qui les reçoivent ne ſont ravis de la magnificence de ſes dons. Comme on entend de temps en temps parler de Procés

ſi extraordinaires, & ſi remplis d'avantures, que les Romans les plus ſurprenans n'ont rien qui en aproche, je ne manqueray pas de vous en divertir, & de vous en mander les veritables circonſtances, qui ne ſont jamais bien ſçeuës que de ceux qui ſe donnent la peine de les rechercher avec ſoin. La curioſité attirant à Paris non ſeulement quantité des plus Illuſtres de toutes les Provinces de France, mais encor pluſieurs Eſ-

trangers, je vous instruiray du mérite extraordinaire de ceux qui s'y feront admirer. Je vous envoyeray toutes les Pieces galantes qui auront de la reputation, comme Sonnets, Madrigaux, & autres Ouvrages semblables. Je vous manderay le jugement qu'on fera de toutes les Comedies nouvelles & de tous les Livres de galanterie qui s'imprimeront; je dis de galanterie, parce que je ne prétens point parler de ceux qui

regardent les Arts & Sciences, à cauſe que je ne m'en pourois ſi dignement acquiter que ceux qui prennent le ſoin d'en donner tous les quinze jours des Memoires. Je feray pourtant plus que je ne vous ay promis, & j'eſpere vous écrire ſouvent quelques Avantures nouvelles en forme d'Hiſtoires. Paris eſt aſſez grand pour m'en fournir; il y arrive chaque jour des choſes aſſez conſiderables; & ceux qui voyent

un peu le Monde, apprenent ſouvent des avantures extraordinaires, & en ſont meſme quelquefois les témoins ; & je ne doute point que je ne puiſſe vous faire part preſque chaque Semaine d'une Hiſtoire nouvelle. Quand Paris n'en fourniroit pas toûjours la matiere, je ne puis manquer d'en apprendre du grand nombre d'Etrangers qui ſont ſans ceſſe dans cette grande Ville. J'adjoûteray à toutes ces choſes toutes les nouvel-

les des Ruelles les plus galantes, & vous manderay jusques aux Modes nouvelles : On est ravy en Province de les apprendre ; & de tout ce que l'on y peut mander, rien n'y est souhaité avec plus de passion. Vous croyez bien que les Coquettes de Paris me fourniront assez dequoy vous écrire sur ce sujet, & que toutes les choses que je vous viens de promettre me fourniront separément dequoy vous entretenir

d'un nombre infiny de nouvelles. Je ne vous en manderay pas beaucoup d'étrangeres, ny d'Etat, & je vous parleray seulement de ces grandes nouvelles publiques dont s'entretiennent ceux-mesmes qui ne font point profession d'en sçavoir. Comme il n'y a point de nouvelle si publique qui n'ait quelque chose de particulier, & qui n'est pas sçeu de tout le monde, je vous informeray de ce qu'en croiront ceux qui devront

les mieux ſçavoir que les autres. Si je puis venir à bout de mon deſſein, & que vous conſerviez mes Lettres, elles pouront dans l'avenir ſervir de Memoires aux Curieux, & l'on y trouvera beaucoup de choſes qui ne pouront ſe rencontrer ailleurs, à cauſe de la diverſité des matieres dont elles ſeront remplies; mais il m'importe peu qu'elles ſoient utiles à d'autres, pourveu qu'elles vous divertiſſent: c'eſt mon uni-

que but, & c'eſt pourquoy je commence par une Hiſtoire, avant que d'entrer dans le détail des nouvelles de cette Semaine. Un jeune Homme eſtant ces jours paſſez chez une belle Perſonne dont il n'eſtoit amoureux que par galanterie, ou plutoſt pour entretenir la converſation, (c'eſt une choſe aſſez ordinaire, & ſi la pluſpart de nos jeunes Gens ne parloient d'amour aux Dames & ne loüoient leurs beautez, ils n'auroient ſouvent

rien à dire.) Celuy dont je vous vais conter l'avanture, ayant loüé en gros & en détail tous les charmes de la jeune Beauté qu'il estoit venu voir, & ne sçachant plus dequoy l'entretenir, cette charmante Personne ennuyée d'entendre toûjours la mesme chose, s'assoupit un peu, & s'endormit enfin tout-à-fait, quoy qu'elle n'en eut pas dessein : mais comme elle avoit couru le Bal la nuit precedente, & qu'elle estoit beaucoup fati-

guée, & que d'ailleurs elle eſtoit mal divertie par celuy qui l'entretenoit, elle ne pût reſiſter aux charmes du Sommeil. Le Galant n'en fit pas de meſme; la beauté de cette Belle endormie, & le mouvement de ſon ſein ſoûpirant, réveillerent ſes ſens; il la regarda avec des yeux paſſionnez, & ſon cœur luy dit pluſieurs fois qu'il devoit profiter de l'occaſion. Il ne ſçavoit à quoy ſe reſoudre, lors qu'il jetta les yeux ſur un Collier de

vingt mille livres qu'elle avoit à ſon col, & dont le ruban qui le lioit ſe trouva dénoüé. Cet Amant dont je cacheray le nom ſous celuy de Cleonte, ſentit tout-à-coup des mouvemens bien contraires à ceux qu'il avoit eus un moment auparavant. Il n'y avoit pas deux jours qu'il avoit perdu ſon argent au jeu; il aimoit la dépenſe; il ne trouvoit plus de credit, parce qu'il devoit beaucoup; & de plus il eſtoit jeune & un peu

peu fripon de ſon naturel. Toutes ces choſes jointes à une occaſion ſi favorable, le firent entrer dans une tentation bien contraire à la premiere, & ſes regards ne s'attacherent plus qu'au Collier. Apres l'avoir bien regardé, il tourna ſa veuë du coſté de la porte. Il fit plus, il ſe leva, fit quelques tours dans la Chambre, & fut meſmes juſques ſur le degré pour voir ſi perſonne ne venoit. Il trouva toutes choſes favorables à ſon

dessein, & revint aupres de Belise, (c'est ainsi que je nommeray cette Belle dans le reste de cette Histoire.) Il ne fut pas plutost aupres d'elle, qu'il demeura immobile, & qu'il se mit à faire des reflexions. Ie suis seul icy, dit-il en luy-mesme, & l'on ne pourra accuser que moy d'avoir pris ce Collier. Si je sors sans rien dire, je me rendray criminel; & si je demeure apres l'avoir pris, on le cherchera par tout, & l'on ne manquera pas

de le trouver sur moy, quelque chose que je fasse pour le bien cacher. Il vaut mieux que j'abandonne ce dessein. Si je l'abandonne, reprit-il aussi-tost en luy-mesme, je seray indigne que la Fortune fasse jamais rien pour moy, & vingt mille francs accommoderont bien mes affaires. Il fit alors dans sa teste un memoire de toutes les choses à quoy il employeroit ces vingt mille livres. Il en paya peu de debtes, mais

en récompense il se fit une Caleche & des Habits bien magnifiques : Il en mit beaucoup en Point, & habilla son Train des plus belles Livrées du Monde ; & sur cet ajustement il se tint seûr de la conqueste du cœur d'une douzaine de ces Femmes qui n'aiment que les Gens du bel air, qui se rendent à l'éclat plutost qu'au mérite, & qui croyent que l'on ne peut estre honneste Homme avec un ajustement modeste & un train

mediocre. Les vingt mille livres ainſi diſtribuées dans la teſte de Cleonte, il prit le Collier; mais il n'en fut pas plutoſt maiſtre, qu'il ſentit un tremblement par tout ſon corps; & la peur d'en eſtre trouvé ſaiſi l'ayant pris, il réſolut de le remettre. Il eſtoit ſur le point de faire ce que ce repentir ſecret luy conſeilloit, lors qu'il s'aviſa d'avaler ce Collier qui eſtoit de trente-deux perles: C'eſtoit aſſez d'affaire, mais le deſir d'avoir de

l'argent l'en fit venir à bout. Quand il eut avalé la derniere perle, il se trouva embaraſſé du ruban; il rêva quelque temps à ce qu'il en devoit faire, puis il s'aviſa de le couper; ce qu'il fit en morceaux ſi menus, qu'ils eſtoient imperceptibles. Comme il falut beaucoup de temps pour toutes ces choſes, il eſt aiſé de s'imaginer que Beliſe s'éveilla bien-toſt apres. Elle demanda auſſitoſt ſon Collier. Cleonte ſe defendit de l'avoir pris.

Elle crût qu'il avoit deſſein de le luy faire chercher, & tourna d'abord la choſe fort galamment; mais elle fut bien ſurpriſe, lors qu'elle vit qu'il ſe defendoit avec tout le ſérieux d'un Homme qui veut faire croire que ce qu'il dit eſt veritable. Si vous voulez, luy dit-il, me faire donner un autre Habit, je le mettray en preſence de ceux que vous ordonnerez, & je laiſſeray le mien; je me dépoüilleray tout nud, & je changeray

meſme de linge. Beliſe ſe trouva dans un embaras inconcevable : Elle eſtoit aſſurée qu'elle avoit ſon Collier avant que de s'endormir, & Cleonte eſtoit le ſeul qui fut entré dans ſa Chambre, & cependant ſon Colier ne ſe trouvoit point, quoy qu'elle eut fait une recherche auſſi exacte que ſa peine eſtoit grande. Cleonte la preſſa de foüiller dans ſes poches : Elle crût que puis qu'il l'en preſſoit tant, qu'elle l'y trouveroit, & qu'il

qu'il n'avoit voulu que l'embaraſſer; ce qui fut cauſe qu'elle ſe réſolut de le ſatisfaire : mais juſtement dans le temps qu'elle y mettoit la main, Clidamant entra dans la Chambre, & crût qu'elle l'embraſſoit. Ce Clidamant avoit le privilege qu'ont tous les Amans, que l'on nóme *les Tenans ;* il entroit de plein pied, ſans faire dire qu'il eſtoit à la porte. Vous ne vous étonnerez pas apres cela, Madame, d'aprendre qu'il fit tout ce

que les Jaloux emportez ont coûtume de faire quand ils croyent qu'on leur manque de foy: Il ne pût retenir ſes tranſports. Cleonte en fut ravy, au lieu d'en paroiſtre affligé: il crût que ce bruit feroit ceſſer de parler du Collier; & comme il avoit de la bravoure (car pour du cœur on ne peut dire qu'il en eut apres les trente-deux pilulles qu'il avoit avalées) il dit à Clidamant qu'il l'alloit attendre dehors pour vuider leur di-

ferend. Ce Jaloux ſe preparoit à le ſuivre, lors que Beliſe les arreſta tous deux, & raconta l'avanture qui venoit d'arriver. Clidamant la trouva ſi extraordinaire, qu'il n'y pût d'abord adjoûter foy, & ſa jalouſie fut cauſe qu'il ſe réſolut de mettre tout en uſage pour découvrir ſi Beliſe luy avoit dit vray. Il rêvoit aux moyens de venir à bout de ſon deſſein, lors que deux ou trois Amis de cette Belle affligée, & qui l'eſtoient auſſi

de Clidamant, entrerent dans la Chambre. Ils n'y furent pas longtemps ſans apprendre ce qui venoit d'arriver: Leur étonnement fut grand, mais il le fut encore plus lors qu'ils virent que rien ne pouvoit faire dire à Cleonte ce qu'eſtoit devenu le Collier. Les prieres & les menaces furent employées, mais ce fut toûjours inutilement, & l'apreſdînée ſe paſſa ſans qu'on pût rien découvrir. Le dépit que Beliſe avoit de la perte de

son Collier augmenta à mesure qu'elle perdit l'esperance de le revoir; ce qui fut cause qu'elle assura que Cleonte l'avoit volé, & que c'estoit luy qui l'avoit mis où il estoit; qu'il falloit ou qu'il l'eut caché, ou qu'il l'eut jetté à quelqu'un par la fenestre. La maniere dont Belise parla, fit croire à ces Messieurs qu'il estoit vray; ce qui les obligea quand la nuit fut tout-à fait venuë, d'envoyer querir un Sac. Ils ne l'eurent pas plutost,

qu'ils prirent Cleonte à quatre, & le mirent par force dedans ; & l'ayant bien lié, ils le porterent ſur la feneſtre. Cette feneſtre eſtoit au ſecond étage, & donnoit dans une Court remplie de pierre de taille, parce que l'on y bâtiſſoit. Dés qu'il fut ſur cette feneſtre, ils le menacerent de le jetter embas, s'il n'avoüoit ce qu'il avoit fait du Collier. Ils luy firent tant de peur, qu'il demeura d'accord qu'il l'avoit. Il promit de

le rendre, mais il demanda du temps : on luy en donna, mais ce ne fut qu'à condition qu'il diroit ce qu'il en avoit fait. Il s'en defendit quelque temps; mais se voyant pressé de trop pres, il avoüa la verité. On le mit au mesme instant hors du Sac; on le desshabilla malgré luy, & on le coucha dans un Lit magnifique. Un de ces Messieurs se donna apres la peine d'aller querir une Medecine ; il eut soin qu'elle fut tres-forte, &

l'opération qu'elle fit le va bien faire connoiſtre. Cleonte reſiſta longtemps avant que de la prendre; mais à la fin il s'y réſolut, de peur de ſcandale ; car on le menaça de le mener en priſon, s'il ne la prenoit, & de publier par tout qu'il eſtoit un Voleur. Ses tranchées furent grandes, & il ſouffrit beaucoup, mais enfin il rendit à pluſieurs fois trente-une perles : Il en reſtoit une, il offrit de la payer plus qu'elle ne valoit ; mais Cli-

damant voulut qu'il prit encor une Medecine: Elle le fit beaucoup ſouffrir avant que de luy faire rendre la trente-deuxiéme perle; mais enfin elle vint, & l'on donna congé à ce pauvre infortuné. Il s'en retourna purgé pour ſa vie, & plus abatu qu'il n'auroit eſté apres une maladie de ſix mois. Voila, Madame, une Avanture arrivée depuis quelques jours, & qui n'eſt encor connuë que de tres-peu de perſonnes: Elle a quelque

choſe de ſi nouveau, que je ne croy pas que vous ayez jamais rien lû de ſemblable. Paſſons à des nouvelles qui ſont plus publiques.

Quoy que mon deſſein ne ſoit pas de vous entretenir toûjours des Honneurs funebres que l'on rendra à ceux qui ſeront d'une naiſſance aſſez illuſtre pour obliger la Gazette à nous en parler, & que je ne veüille pas vous fatiguer par la lecture des nouvelles publiques qui

n'auront rien d'extraordinaire, je ne laisseray pas de vous faire remarquer ce qu'il y aura de nouveau dans celles qu'il semblera que je devrois passer sous silence, à cause du peu de plaisir que la lecture en donne. Je croy que la nouvelle du Service fait à Roüen pour feuë Madame de Montausier est de ce nombre, & que pouvant aisément estre devinée, (parce que c'est la coûtume de rendre des devoirs funebres aux Morts)

je n'en devrois point parler. Cependant le merite extraordinaire de cette Illuſtre Defunte, & l'eſtime particuliere que Monſieur Pelot Premier Preſident du Parlement de Roüen en faiſoit, ont eſté cauſe que ces triſtes honneurs ont eſté accompagnez de circonſtances dignes d'eſtre remarquées; & que contre l'uſage de cette Illuſtre & Celebre Compagnie, d'aller en Corps à de pareilles Cerémonies, elle a bien voulu

faire quelque choſe d'extraordinaire pour honorer la memoire d'une Perſonne auſſi recommandable par ſon merite que feuë Madame de Montauſier.

Je ne ſçay ſi je vous dois mander que Mr l'Abbé de Noailles fit dernierement paroiſtre ſon Eſprit en Sorbonne, & qu'il étonna tous les vieux Docteurs. Vous direz ſans doute en liſant cette nouvelle, que ſi je vous parle de tous ceux qui ſoûtien-

dront des Theſes, je groſſiray mes Lettres de nouvelles peu curieuſes : mais quand vous ſçaurez qu'il fit dans ſon premier Acte ſur les matieres de Theologie, ce que les autres ne font que dans les derniers, vous trouverez que cette circonſtance rend cette nouvelle digne de vous eſtre mandée, & elle vous fera concevoir une idée de cet Illuſtre Abbé, qui vous le fera diſtinguer des autres, quand vous en entendrez parler : Et com-

me mon deſſein eſt, en vous mandant des nouvelles, de vous faire connoiſtre le merite des plus conſiderables Perſonnes de France, je ne laiſſeray échaper aucune occaſion de vous en parler; & ſi les nouvelles que je vous manderay quelquefois, n'ont rien d'aſſez particulier pour vous apprendre quelque choſe, les Eloges que je feray de ceux dont je vous entretiendray, ſerviront du moins à vous les faire con-

noiſtre. Ainſi les nouvelles les moins curieuſes vous apprendront ce qu'il eſt bon de ſçavoir, lors que l'on eſt autant du Monde que vous, & que l'on y fait une auſſi belle figure.

Le Roy continuant de faire tous les jours quelque choſe de conſiderable à la gloire de la France, on fit icy ces jours paſſez l'ouverture d'une Académie d'Architecture établie par Sa Majeſté, & le Sieur Blondel Profeſſeur Royal en

en Mathématiques, qui doit y faire la meſme fonction, fit paroiſtre ſon eſprit par un Diſcours qu'il fit à la loüange du Roy. Je ne ſçay pas, Madame, ſi cet Illuſtre vous eſt connu, mais il paſſe dans l'eſprit de pluſieurs pour un tres-habile Homme: Il a fait divers Voyages; il a vû toutes les Indes, il a eu beaucoup de diferents emplois dont il s'eſt toûjours glorieuſement acquité, il a commandé des Vaiſſeaux, & c'eſt à luy à

qui Paris eſt redevable du deſſein du Cours auquel on travaille inceſſâment, & qui doit embellir la Ville depuis la Porte de Richelieu juſques à la Porte de Saint Antoine. Voila, Madame, toutes les nouvelles que vous aurez de moy cette Semaine; j'eſpere vous en mander de plus divertiſſantes dans huit jours, & vous entretenir d'une Piece de Theatre dont les Amis de l'Autheur font grand bruit, quoy qu'elle n'ait pas en-

cor esté representée ; mais je ne doute point qu'ils ne la vantent avec justice, & que le succés ne réponde à l'opinion qu'ils en ont.

A Paris, ce premier Ianvier.

PUIS que je dois commencer les Nouvelles que je me ſuis engagé de vous écrire chaque Semaine par quelque Avanture extraordinaire, en voicy une veritable, & qui aura ſans doute dequoy vous divertir.

Un jeune Souverain, galant & amoureux, ſe trouvant un jour dans une Promenade, ſans avoir avec luy l'ordinaire Con-

fident de ſes galanteries, apres avoir rêvé quelque temps, le demanda avec empreſſement; ce qui engagea tous les Courtiſans de ce Prince à courir de tous coſtez pour chercher Cleodate, (c'eſt ainſi que ſe nommoit ce Favory, ou plutoſt c'eſt ſous ce nom que je parleray de luy dans cette Hiſtoire, puis que vous m'avez fait ſçavoir que vous vouliez que je ne vous écriviſſe que ſous de faux noms toutes les Avantures galantes dont

j'aurois à vous faire part.) Philemon, jeune Cavalier, & plus ardent que les autres à faire sa cour, fut le plus heureux, & il sembloit aussi que c'estoit plus particulierement à luy que son Maistre s'estoit adressé. Il vola chez Cleodate, dont la Maison avoit une porte de derriere vis-à-vis le Palais du Prince, qu'il trouva ouverte : Il auroit esté obligé de faire un grand tour, s'il avoit voulu passer par la porte ordinaire ; il y eut inutilement

demandé Cleodate, on luy auroit dit qu'il n'y estoit pas: Ce Cavalier qui n'estoit guere moins galant que son Maistre, dont il estoit le Confident, estoit sorty seul, & estoit aussitost rentré chez luy par cette porte secrete, sans qu'aucun de ses Gens s'en fut apperçû. Ce fut donc par cet endroit que Philemon entra sans rencontrer personne: Il monta par un petit escalier dérobé qui estoit dans un lieu sombre; il le con-

noiſſoit fort bien, & ce n'eſtoit pas la premiere fois qu'il en eut appris les détours. Il fut d'abord à la porte de la Chambre, où il croyoit que Cleodate dût eſtre, il n'y trouva perſonne; ce qui l'obligea de heurter à celle d'un petit Cabinet qui en eſtoit tout proche. Apres avoir heurté long-temps ſans qu'on luy eut répondu, il s'aviſa de regarder par la ſerrure: Il apperçût auſſitoſt Cleodate avec une Dame qu'il ne pût reconnoiſtre,

noiſtre, parce qu'il ne pût voir ſon viſage; il remarqua ſeulement que ſes Bas de ſoye eſtoient verds, & que ſes jarretieres eſtoient fort riches: Il devina aiſément par les ſignes qu'ils ſe faiſoient de ne point parler & de ne point marcher, qu'ils ne vouloient pas qu'on ſçeut qu'ils eſtoient dans ce Cabinet, & qu'ils eſtoient réſolus de n'ouvrir la porte à qui que ce fut. Philemon s'en retourna, dans le deſſein de dire au Prince qu'il n'avoit

pas trouvé Cleodate. Il le dit en effet, mais ce fut d'une maniere qui fit soupçonner qu'il y avoit du mystere ; il ne pût s'empescher de soûrire en prononçant son nom. Le Prince en voulut sçavoir la cause ; il la demanda, & mesme avec empressement. Il en fut bientost instruit ; on ne peut rien refuser aux Souverains, & Philemon luy raconta tout ce qu'il avoit vû. Cette avanture qui devoit divertir le Prince, luy causa

un chagrin qui fit repentir cent fois Philemon de la foiblesse qu'il avoit euë de luy découvrir une chose qui luy causoit de la douleur, & qui pouvoit estre préjudiciable à Cleodate. Ce Prince estoit amoureux d'une jeune Beauté de sa Cour, & il soupçonnoit ce Favory d'avoir pour elle les mesmes sentimens. Il demanda à Philemon s'il reconnoistroit bien la Dame qu'il avoit veuë par les jambes. Philemon fut si prompt à répondre que

oüy, qu'il n'eut pas le temps de ſonger qu'il s'expoſoit à donner un déplaiſir à ſon Maiſtre qui pouroit perdre ſon Amy. Le Prince repartit auſſitoſt, que ſi cette Dame eſtoit de la Cour, il la luy feroit voir avant qu'il fut peu ; & preſque dans le meſme moment il engagea la Princeſſe ſa Femme à mander toutes les Dames, & ſi-toſt qu'elles furent arrivées chez elle, il leur propoſa de monter à Cheval pour une partie de

Chasse. Les uns disent qu'il leur donna le temps de prendre des Jupes courtes; les autres soûtiennent le contraire. Il pouvoit souhaiter qu'elles en eussent, afin de voir plus facilement leurs Bas; mais aussi il devoit craindre qu'en leur donnant le temps d'en changer, elles ne changeassent de Bas aussi: S'il l'apprehenda, il fut guery de sa peur, comme vous l'apprendrez par la suite de cette avanture. Ce Prince qui estoit natu-

rellement galant, le parut en cette occasion beaucoup plus qu'il n'avoit accoûtumé; il parla à toutes les Dames, & voulut les aider toutes luy-mesme à monter à Cheval. Vous jugez bien à quel dessein, & que par cette adroite galanterie il ne cherchoit qu'à découvrir la Dame aux Bas verds. Il avoit déja mis plusieurs Belles à Cheval, sans avoir trouvé ce qu'il apprehendoit de rencontrer, lors qu'il vit les plus belles Jambes du monde

avec des Bas de soye verds. Vous allez estre aussi surprise que luy, Madame, quand vous apprendrez que c'estoit à sa Maîtresse qu'il les trouva ; mais il n'est pas encor temps de vous étonner, & ce qui suit vous paroistra encor plus surprenant. Ce Prince au desespoir, plein d'amour & de jalousie, fit un grand cry en appercevant ces Bas, & demeura immobile. Philemon qui n'estoit pas loin de luy, s'apperçût du sujet de son

chagrin, & luy dit à l'oreille que les Bas verds qu'il avoit vûs estoient d'un verd plus enfoncé, & que les jarretieres estoient d'une autre couleur. Tu me veux abuser, luy repartit le Prince, pour soulager ma douleur; mais si je ne trouve point d'autres Bas verds, je n'adjoûteray pas foy à tes discours. En achevant ces paroles, il affecta de faire paroistre sur son visage & dans ses discours la gayeté qu'il n'avoit pas dans le

cœur ; & d'un air plein d'enjoüement & de galanterie, il aida à monter à Cheval au reſte des Dames. Il eſtoit aupres de la derniere, ſans avoir vû d'autres Bas vers que ceux de ſa Maîtreſſe ; & comme la crainte de n'en pas trouver davantage le ſaiſit, elle l'empeſcha de lever les yeux ſur elle, de maniere qu'il regarda d'abord à ſes jambes ſans ſçavoir qui elle eſtoit : Il fut bien ſurpris de trouver des Bas pareils à ceux dont

Philemon luy avoit parlé, & des jarretieres toutes ſemblables à celles qu'il luy avoit dépeintes. Philemon qui ne ſongeoit qu'à tirer le Prince de la peine où il eſtoit, & à luy faire connoiſtre qu'il n'avoit pas eu deſſein de le tromper, avoit toûjours eu la veuë baiſſée, pour chercher des yeux ce qu'il ſouhaitoit de trouver; de ſorte que le Prince & luy ſe dirent en meſme temps qu'ils avoient trouvé ce qu'ils cherchoient. Si leur

joye fut grande, leur surprise ne le fut pas moins, lors qu'en levant tous deux la teste, presque dans le mesme instant ils apperçûrent.... Je croy que vous estes bien impatiente de le sçavoir, & que vostre curiosité souffriroit beaucoup, si je la faisois davantage languir. C'estoit la Femme de Philemon, dont la veuë le rendit encor plus sot qu'il ne l'estoit en effet. Le Prince parut aussi interdit que luy, mais il ne laissa pas

d'en rire dans le fonds de son ame. L'Histoire n'en dit pas davantage; & comme je vous ay promis de ne vous dire que des veritez, je n'y adjoûteray rien, quoy qu'il me fut aisé d'inventer beaucoup de choses sur une si belle matiere.

Monsieur le Duc de la Feüillade, de l'Illustre Maison d'Aubusson, si considerable par tant de Héros qui sont sortis de sa Famille, & par ce fameux Grand-Maistre de Rhodes de mesme nom,

ſi redoutable par luy-meſme, & ſi connu dans l'Empire Ottoman, & qui apres mille belles actions faites pour le ſervice & la gloire de ſon Maiſtre, a eu le bonheur de voir les Infidelles chaſſez de la Hongrie, apres avoir eſté défaits par les braves Troupes Françoiſes qu'il commandoit, & qui ſuivant les ordres qu'il leur donnoit, & imitant ſa valeur, défirent preſque toute une Armée innombrable compoſée des meil-

leures Troupes des Musulmans, & dont le nom eſt aujourd'huy ſi fameux par tout l'Empire du Turc. Ce meſme Monſieur de la Feüillade a eſté pourveu par le Roy de la Charge de Colonel de ſon Regiment des Gardes François. Sa Majeſté fit l'honneur à ce Duc de le recevoir Elle-meſme en cette Charge, qui eſt d'autant plus éclatante, que celuy qui en eſt pourveu reçoit de ce Corps des honneurs qu'on ne rend qu'aux En-

fans de France. Le ſerment de ce Duc fut reçû par Monſieur le Mareſchal Duc du Pleſſis, qu'il avoit choiſi entre tous les Mareſchaux de France, qui ſont Commiſſaires nez des Troupes. Ce Mareſchal eſt fameux par ſes grands emplois, par pluſieurs Batailles & Villes aſſiegées, par le Siege de Roſe, où les débordemens d'eaux & toutes les incommoditez d'une ſaiſon fâcheuſe ſembloient eſtre conjurées pour en empeſcher le

ſuccés. Quoy qu'il attaquaſt cette Ville avec des forces beaucoup moindres que celles qui la defendoient, ſa valeur en rendit le Roy maiſtre, & Sa Majeſté l'en récompenſa du Baſton de Mareſchal de France. Ce grand Capitaine eſt encor fameux par le gain glorieux de la Bataille de Rethel, qu'il gagna avec tant d'avantage, & qui décida de la fortune du Royaume dans un temps où la Guerre civile y cauſoit

soit tant de confusion. Ce fut cette Bataille qui chassa les Ennemis de la France, & donna la Frontiere du Royaume pour barriere aux entrepriſes des Revoltez.

On repreſenta ces jours passez sur le Theatre de l'Hoſtel de Bourgogne une Tragédie intitulée *Bajazet*, & qui passe pour un Ouvrage admirable. Je croy que vous n'en douterez pas, quand vous ſçaurez que cet Ouvrage eſt de Monſieur Racine,

puis qu'il ne part rien que d'achevé de la plume de cet Illuſtre Autheur. Le ſujet de cette Tragédie eſt Turc, à ce que rapporte l'Autheur dans ſa Préface. Voicy en deux mots ce que j'ay appris de cette Hiſtoire dans les Hiſtoriens du Païs, par où vous jugerez du génie admirable du Poëte, qui ſans en prendre preſque rien, a ſçeu faire une Tragédie ſi achevée.

Amurat avoit trois Fre-

res, quand il partit pour le Siege de Babylone: Il en fit étrangler deux, dont aucun ne s'appelloit Bajazet; & l'on sauva le troisiéme de sa fureur, parce qu'il n'avoit point d'Enfans pour succeder à l'Empire. Ce Grand Seigneur mena dans son Voyage sa Sultane favorite. Le Grand Visir qui se nommoit Mahemet Pacha, y estoit aussi, comme nous voyons dans une Relation faite par un Turc du Serrail, & traduite en François par

Monſieur du Loir, qui eſtoit alors à Conſtantinople, & ce fut ce Grand Viſir qui commença l'attaque de cette fameuſe Ville vers le Levant, avec le Gouverneur de la Gréce Aly Pacha, Fils d'Arlan, & l'Aga des Janiſſaires avec ſon Regiment. A ſon retour il entra triomphant dans Conſtantinople, comme avoit fait peu de jours auparavant le Grand Seigneur ſon Maiſtre. Cependant l'Autheur de Bajazet le fait demeu-

rer ingénieuſement dans Conſtantinople ſous le nom d'Acomat, pour favoriſer les deſſeins de Roxane qui ſe trouve dans le Serrail de Biſance, quoy qu'elle fut dans le Camp de Sa Hauteſſe ; & tout cela pour élever à l'Empire Bajazet, dont le nom eſt tres-bien inventé. Le troiſiéme Frere du Sultan Amurat qui reſtoit, & qui luy échapa, par les ſoins de leur commune Mere, ſe nommoit Ibrahim, dont ce cruel Empereur eut la

barbarie de se vouloir défaire, dans l'extremité de la maladie qui le fit mourir, à dessein (dit-on) de faire son Successeur le jeune Mustapha Capoudan Pacha, son Favory, à qui il avoit donné en mariage une Fille unique qu'il avoit euë de la Sultane qu'il aimoit le plus. Je ne puis estre pour ceux qui disent que cette Piece n'a rien d'assez Turc; il y a des Turcs qui sont galans, & puis elle plaist; il n'importe comment; & il

ne couſte pas plus quand on a à feindre, d'inventer des caracteres d'honeſtes Gens & de Femmes tendres & galantes, que ceux de barbares qui ne conviennent pas au gouſt des Dames de ce Siecle, à qui ſur toutes choſes il eſt important de plaire. La galanterie & l'honneſteté des Turcs n'eſt pas une choſe ſans exemple, & nous en avons une Hiſtoire tres-agreable dans une Lettre de Monſieur du Loir écrite à Monſieur

Charpentier en 1641. que vous ſerez peut-eſtre bien aiſe que je vous rapporte icy. Il dit en parlant d'un de ſes Amis qui eſtoit depuis peu arrivé à Conſtantinople.

Il ne fut pas ſi-toſt arrivé icy, que trois jours apres une Dame luy voulut faire connoiſtre l'inclination qu'elle avoit euë pour luy: Elle fit jetter par une de ſes Compagnes ſur ſa feneſtre, des Citrons piquez de cloux de girofle, qui ſont icy les premiers

poulets

poulets & les premiers messages d'Amour; & luy goûtant combien le plaisir est grand d'estre aimé, répondit avec pareille ardeur à la passion de son Amante: C'est une jeune Turque de fort bonne condition, nommée Zennakhoub, avec laquelle il entretient un commerce amoureux dont l'histoire est tres-particuliere; & certes si les avantures sont trouvées d'autant plus belles qu'elles ont esté dangereuses, peu le dis-

puteront à celles de cette intrigue : mais quelque réſolution que j'aye faite de ne vous en point parler, je ne puis m'empeſcher de vous raconter ce qui luy arriva dernierement, parce que l'avanture eſt fort ſurprenante, & de la nature de celles qu'on ne trouve pas deſagreables à lire. Ce temeraire s'eſtoit ſouvent déguiſé en Fille, pour voir celle qu'il aimoit dans les aſſemblées de Nopces où il eſtoit introduit par une Juïve, Confidente de

ſes amours, qui le faiſoit paſſer pour une Eſclave qu'elle diſoit avoir achetée depuis peu. Sa jeuneſſe, la connoiſſance qu'il avoit des Langues du Païs, & l'amour dont il brûloit, luy fourniſſoient un aſſez favorable paſſeport : mais il n'y a pas long temps que par une audace & une imprudence étrange, eſtant allé en habit d'Homme chez ſa Maîtreſſe, il la penſa perdre, & périr. Zennakhoub eſtant depuis longtemps recher-

chée en mariage, l'avoit toûjours déguisé à ce nouvel Amant, & ne se résolut de luy dire que quand apres avoir fait tout son possible pour l'empescher, elle vit que la conclusion en estoit inévitable. Pour lors elle l'envoya querir un jour de bon matin, & luy manda de venir aussitost avec la Juïve pendant que les Turcs font l'Oraison du point du jour, parce qu'elle craignoit de n'avoir plus les occasions de pouvoir luy parler. Luy

n'ayant pas eu le loisir de déguiser son Sexe, eut à peine celuy de cacher ses habits d'une Veste, & de couvrir son menton d'une fausse barbe; & ainsi estant entré chez Zennakhoub, il fut bien surpris de la trouver d'abord dans un sérieux extraordinaire; mais il le fut bien davantage, quand apres plusieurs soûpirs entre-coupez de sanglots, elle luy declara son mariage, & luy dit qu'elle ne l'avoit envoyé querir que pour luy don-

ner congé, & le prendre de luy. D'abord il demeura interdit, sans pouvoir dire une seule parole; la tristesse luy saisit le cœur, & durant son silence il témoigna par ses yeux à Zennakhoub l'extréme douleur dont il estoit touché. Enfin tous deux s'estans quelque temps entretenus avec leurs regards seulement, Zennakhoub par un grand soûpir luy donna à entendre qu'il estoit temps de se séparer. Je ne vous di-

ray point ce qu'ils pûrent se dire en cette occasion; car outre que ce seroit estre trop long, je veux vous épargner une douleur pareille à celle que je ressentis quand il m'en fit le recit; & vous pouvez vous l'imaginer, mais vous ne sçauriez juger ce qui leur arriva. Il tenoit la main de Zennahkoub, & il m'a juré qu'il croyoit que l'ardeur de ses baisers l'eussent pû brûler, si les larmes qu'il répandoit en mesme temps dessus n'en

euſſent moderé la flâme. C'eſt tout dire, qu'enfin la violence de l'amour le tranſporta au dela des bornes du reſpect que cette vertueuſe Fille luy avoit preſcrit, & dans leſquelles il s'eſtoit toûjours retenu. Il voulut luy baiſer la bouche; mais elle qui ſentoit ſon ame tomber dans l'abandonnement de ſa paſſion, & que ſa raiſon eſtoit à bout, craignant que ſa reſiſtance ne fut à la fin trop foible pour ſa pudeur, par

un mouvement bien étrange, tira un poignard qu'elle avoit à sa ceinture, & le luy presenta, le priant par les plus pressantes considérations qu'elle pût luy alléguer, de luy oster plutost la vie, que d'offenser son honneur. D'abord tous les sens de nostre Amy se gelerent; mais s'estans échaufez peu à peu dans cette contestation amoureuse, comme il vouloit la desarmer, il luy fit baisser la main, & elle se frapa à la cuisse, en sorte

que la veuë de son sang, & les autres mouvemens dont son ame estoit déja agitée, la firent évanoüir. L'effroyable cry qu'il fit la voyant en cet état, avertit les Femmes de la Maison, qui accoururent aussitost, & à qui on ne pouvoit refuser la porte de la Chambre : mais avant qu'elles fussent arrivées, la Nourrice de Zennakhoub avoit déja enfermé dans une Alcove celuy qui estoit cause de tout ce bruit-là ; & comme le

coup n'avoit fait qu'éfleurer la peau, elles la trouverent qui portoit Zennakhoub dans un Balcon pour estre à l'air, faisant passer cet accident pour une foiblesse. Cependant on estoit allé querir la Mere, qui vint en grande haste, & trouva sa Fille qui commençoit à reprendre ses esprits par le moyen de l'eau fraische qu'on luy avoit jettée sur le visage; mais elle pensa retomber dans son évanoüissement, lors qu'elle

se vit entre les bras de sa Mere, dans l'incertitude de ce que pouvoit estre devenu son Amant: Bien luy en prit d'estre foible, car autrement elle auroit donné des marques trop apparentes de son inquiétude : mais avant qu'elle fut bien revenuë à soy, elle eut des marques que sa Mere estoit plus touchée de tendresse que de colere, & elle jugea bien par là & par les termes dont elle plaignoit son mal, qu'elle en ignoroit

& l'autheur & la cauſe: Elle n'eſtoit pourtant pas hors de peine pour ſon Amant, qui de ſon coſté ne paſſoit pas mieux le temps, & n'entendoit perſonne approcher du lieu où il eſtoit, qu'il ne penſaſt qu'on vint à luy; & il crût meſme eſtre tout-à-fait découvert, quand la Juïve feignant de chercher quelques hardes, fut luy jetter des habits de Fille pour ſe déguiſer. J'eſtime maintenant que dans la crainte que

vous avez pour luy, ce ſeroit aſſez de vous dire qu'à la faveur de ce déguiſement il ſortit de la Maiſon; mais ce n'eſtoit pas aſſez pour ſon amour, il voulut hazarder plus pour voir Zennakhoub avant que de la quitter; & ce qui me fait encor trembler quand j'y ſonge, eſt la hardieſſe qu'il euſt d'entrer où elle eſtoit, & d'aller dire quelque choſe à l'oreille de la Juïve, comme s'il eut eſté une Eſclave qui venoit la querir.

Si la Mere de Zennakhoub n'euſt eſté occupée d'ailleurs, & prévenuë de douleur, & qu'elle euſt pris garde quand il entra à la ſurpriſe étonnante de la Juïve qui pâlit, & à l'alteration du viſage de ſa Fille qui tout d'un coup s'enflâma, il luy fut peut-eſtre venu dans l'eſprit toute autre choſe que la crainte dont elle fut frapée, que ce changement ſoudain ne fut un ſymptôme du mal de Zennakhoub: mais elle n'en pût

rien ſoupçonner ; & la Malade ayant appellé la Juïve, comme ſi elle euſt voulu quelque ſervice d'elle, & qu'elle luy aidaſt à relever ſa teſte ſur un quareau, elle luy commanda tout-bas d'emmener au plutoſt ce teméraire, afin de donner le calme à ſon ame, que l'amour & la crainte agitoient cruellement. Ils ſortirent en méme temps ; & cette bleſſure de Zennakhoub ayant eſté plus favorable que funeſte, n'a ſervy que de pré-

texte

texte au retardement de ſon mariage. Mais retournons à l'Autheur de Bajazet, dont l'ouvrage m'a donné lieu de vous raconter cette avanture. Je n'ay rien à vous dire de ſon mérite; il eſt ſi grand, qu'on ne peut trouver de place ſur le Parnaſſe aujourd'huy digne de luy eſtre offerte; & ſes Amis le placent entre Sophocle & Euripide, aux Pieces duquel il ſemble que Diogene Laërce veüille nous faire entendre que Socrate avoit la

meilleure part des plus beaux endroits. Les Rivaux de cet Euripide ou Socrate François, voudroient bien je croy le voir déja où sont ces grands personnages Grecs, quand mesme sa memoire devroit estre aussi glorieuse que celle qu'ils ont meritée.

A Paris, ce 9. Janvier.

IE ne ſçay, Madame, ſi mes Lettres auront eu le bonheur de vous plaire; mais je vous aſſure que je m'informe avec ſoin des nouvelles les plus curieuſes, & des avantures les plus ſurprenantes; & je croy que celle dont je vais vous entretenir, ne vous paroiſtra pas moins extraordinaire que les precédentes; elle eſt arrivée depuis peu dans une des

Provinces de ce Royaume, où elle fait encor beaucoup de bruit.

Celiante Homme de qualité, bien fait, ſpirituel, plein de courage, & qui avoit donné des marques de ſon eſprit & de ſa valeur dans un temps où les autres commencent à peine d'entrer dans le Monde, devint éperdûment amoureux de la jeune Lydiane. Vous croyez peut-eſtre que je vais vous la dépeindre comme une Heroïne de Roman, &

que je vais vous dire qu'elle estoit la plus belle Personne du Monde: mais comme je raconte une Histoire veritable, je laisseray le soin de faire ces belles peintures aux Inventeurs ingénieux de ces beaux Romans, dont les plus beaux Esprits de France ont souvent diverty toute la Terre. Tout ce que je vous puis dire à l'avantage de Lydiane, c'est qu'elle estoit de belle taille, & qu'elle avoit infiniment d'esprit. Quoy

qu'elle ne paſſaſt pas pour belle, il falloit bien qu'elle euſt quelque agrément; & ſi elle n'en avoit pas pour tout le monde, il falloit du moins qu'elle en euſt aux yeux de ſon Amant, s'il eſt vray que les Proverbes n'ayent jamais menty. Lydiane eſtoit de naiſſance, elle devoit avoir de grands biens en mariage, & devoit eſtre ſeule heritiere de deux de ces Parens qui avoient la réputation d'eſtre des plus riches de la

Province. Vous sçavez, Madame, qu'on ne s'y trompe guere: ceux qui passent pour riches en Province, le sont souvent en effet; leur bien paroist aux yeux de tout le monde, & leurs terres sont des effets qu'on n'enleve pas en une nuit. Les grands biens de Lydiane, & l'espoir des grands heritages qui la regardoient, luy attirerent une foule incroyable d'Amans de toutes sortes de qualitez, entre lesquels Celiante ne parut pas des

moins empreſſez. Comme elle n'eſtoit pas belle, & qu'elle avoit aſſez d'eſprit pour le connoiſtre, elle réſolut de ne donner ſon cœur qu'à celuy qu'elle croiroit le moins intereſſé. Ce n'eſtoit pas une choſe facile à démeſler ; les Hommes ſçavent bien ſe contrefaire ; & quand il y va de leur intereſt, on en trouve peu qui n'apprennent bientoſt à devenir hypocrites. Lydiane apres les avoir tous examinez à loiſir, & les avoir éprouvez

par

par mille adresses spirituelles, crût que Celiante estoit le plus honneste Homme; & l'ayant jugé le plus parfait & le moins interessé, elle crût qu'elle luy devoit donner son cœur. Il s'apperçeut du penchant qu'elle avoit pour luy; ce qui l'engagea de la presser encor davantage. Il obtint bientost ce qu'il souhaitoit; on ne resiste pas longtemps apres une résolution pareille à celle que Lydiane avoit faite. L'intelligence qui

se forma entr'eux fut bientoſt ſçeuë de tous les Amans de cette ſpirituelle Perſonne, & ſes Parens ne tarderent gueré à l'apprendre. Le choix du cœur de Lydiane ne fut pas le leur ; ils n'avoient pas pris tant de précautions qu'elle pour le faire ; & celuy qui leur avoit paru le plus riche, leur avoit paru auſſi le plus digne de la poſſeder. Je ne vous décriray point icy les chagrins qu'eurent ces Amans, ny ce que Lydiane

soufrit du costé de l'Amour, & de celuy de ses Parens; on voit peu d'Histoires amoureuses où l'on ne trouve les mesmes choses. Je me contenteray donc de vous dire qu'apres bien des traverses, la prudente Lydiane sçeut si bien se conduire, & ménagea si bien l'esprit de ses Parens, que quelque temps apres avoir obtenu qu'elle n'épouseroit point celuy qu'ils luy vouloient donner, ils consentirent qu'elle épousast Celiante.

Rien ne fut plus heureux que les premieres années de leur mariage; ils s'aimerent en Amans, & l'on ne vit jamais une union si parfaite: peut-estre qu'elle auroit duré plus longtemps, si les yeux de la jeune Elise ne fussent venus troubler leur repos. Jamais Femme ne fut si coquette, & ne mit plus de choses en usage pour plaire: Elle plût à Celiante malheureusement pour luy, & elle sçeut l'attacher avec tant d'adresse

& tant d'artifice, qu'il perdit peu à peu tout l'amour qu'il avoit pour sa Femme. Il cessa d'abord d'estre si complaisant pour elle; il fut en suite jusques à l'indiférence, & de cette indiférence il passa au mépris. Les choses n'en demeurerent pas là; & comme les Coquettes ne se contentent pas des cœurs, & qu'elles ne s'étudient à les gagner que pour attirer autre chose, Celiante se trouva insensiblement engagé à faire tous les jours

des préſens nouveaux à Eliſe ; & cette ſpirituelle Coquette en ſçavoit ſi bien faire naiſtre les occaſions, qu'il ſembloit qu'elles s'offriſſent d'elles-meſmes. Vous pouvez vous imaginer que Lydiane ne ſouffrit pas fort patiemment la perte du cœur de Celiante, & la diſſipation de leur bien: Ils eurent pluſieurs démeſlez là-deſſus qui firent beaucoup d'éclat; mais comme Lydiane aimoit paſſionnément ſon Mary,

elle se racommoda souvent avecque luy : mais enfin les choses vinrent à un point, qu'elle fut obligée de se plaindre hautement, & les mauvais traitemens suivirent l'indifférence, les mépris, & la dissipation des biens. L'éclat qu'Elise en fit, réjoüit Celiante, loin de l'affliger; il luy donna lieu de quitter sa Femme, & d'aller demeurer avec sa Maîtresse. Lydiane qui croyoit n'avoir plus tant d'amour pour son Mary, parce

qu'elle n'avoit pas ſujet de l'aimer, ne ſentit d'abord ny toute ſa douleur, ny tout ſon amour; elle crût meſme qu'elle le haïſſoit, parce qu'elle faiſoit ſes efforts pour le haïr. Quelque temps apres elle euſt des retours de tendreſſe qui luy firent ſoufrir tout ce que la jalouſie a de plus cruel, & elle entra enfin dans un deſeſpoir ſi furieux, qu'il luy fit réſoudre ce que vous allez apprendre. Elle feignit d'eſtre malade, & que ſon

mal empiroit tous les jours ; elle gagna un Medecin pour dire la meſme choſe : Elle demanda à voir ſon Mary, & dit qu'elle ne vouloit pas mourir ſans ſe remettre bien avec luy. On le fut auſſitoſt querir à la Campagne, où il eſtoit avec Eliſe. Son intéreſt le fit venir en diligence, car il avoit encor quelque choſe de conſidérable à eſperer de ſa Femme, pourveu qu'il fut bien avec elle avant qu'elle mourut. Il ne fut pas

si-toſt arrivé, qu'il luy demanda pardon ; ce qu'elle luy accorda du moins en apparence, & ils parurent de la meilleure intelligence du monde. Dés le ſecond jour elle le pria de coucher dans ſa Chambre, & de ne l'abandonner pas. Il en demeura d'accord, & elle luy fit dreſſer un Lit aupres du ſien. Quelque temps apres elle dit qu'elle ſe portoit mieux, & qu'il n'eſtoit pas beſoin que d'autres Gens que ſon Mary couchaſſent dans ſa

Chambre. On crût qu'elle avoit quelque chose de particulier à luy dire; ce qui fut cause qu'on luy obeït, quoy qu'avec assez de peine, car on appréhendoit qu'elle ne se trouvast mal. Elle fit mille caresses à son Mary ce soir là, & quand il fut endormy; elle se leva & cacha la clef de la Porte: Elle mit quelques fagots au milieu de la Chambre, avec des tables & des sieges, puis elle y mit le feu en plusieurs endroits, & aux paillasses

des deux Lits. Il estoit déja grand jour lors que que Celiante se réveilla: Il voulut d'abord courir à la Porte, que la fumée & le feu l'empeschérent de trouver; mais cela ne luy auroit de rien servy. Il faut périr, luy dit Lydiane en l'arrestant par le bras; & puis que tu n'as pas voulu vivre avec moy, je te veux montrer que je t'aime assez pour mourir avec toy. Elle luy dit encor quelque chose, & il luy répondit: mais ceux

qui vinrent pour les secourir, n'en pûrent entendre davantage, & ne pûrent empescher que le feu ne les consommast tous deux. Elise a eu tant de regret d'avoir esté cause d'une si cruelle avanture, qu'elle s'est jettée dans un Convent, où la penitence qu'elle fera de ses fautes, ne rendra pas la vie à ces pauvres malheureux que l'amour a fait périr dans des flâmes bien plus ardentes que les siennes.

On ne parle icy que de

divertiſſemens, & jamais les Balets & la Muſique ne furent ſi à la mode. Les Comédiens du Marais ont repreſenté depuis peu une Piece qui en eſt toute remplie; elle eſt intitulée *le Mariage de Bachus & d'Ariane*; les Chanſons en ont paru fort agreables, & les Airs en ſont faits par ce fameux Monſieur de Moliere, dont le mérite eſt ſi connu, & qui a travaillé tant d'années aux Airs des Balets du Roy: Elle eſt de l'Autheur *des Amours du*

Soleil, qui firent tant de bruit l'année derniere, & qui cet Hyver ont encor occupé le Theatre pendant deux mois. Je ne vous diray rien à l'avantage de ſes Pieces, il eſt trop de mes Amis, & les loüanges que je luy donnerois ſeroient peut-eſtre ſuſpectes.

Apres avoir enduré toutes les fatigues d'un long Voyage, & ſuporté toutes les incommoditez que cauſent la Mer à ceux qui ſont d'un tempéra-

ment à ne la pouvoir soufrir sans de grandes peines, Monsieur Courtin est enfin heureusement arrivé en Suede. Quoy qu'il soit encore assez jeune, il a la prudence des Vieillards les plus consommez dans les Emplois, & nous luy devons croire un tres-grand mérite, à en juger par le nombre de ceux qu'il a eus pour le service du Roy.

Monsieur le Duc d'Estrées, aussi intelligent dans les Affaires du Cabinet, que

dans

dans celles de la Guerre, partit ces jours passez pour son Ambassade Extraordinaire de Rome: Il est Fils de feu Monsieur le Mareschal d'Estrées, si fameux par la Guerre des Princes d'Italie, que le chagrin qu'il avoit contre la Cour de Rome luy fit trouver les moyens d'émouvoir, & par tant d'autres Ambassades où il a eu un succés favorable.

A Paris, le 16. Janvier

QUOY qu'il n'y ait rien de plus ordinaire que les complimens, il n'y a souvent rien de plus ennuyeux & de plus inutile; c'est pourquoy je vous prie, Madame, de trouver bon que je n'en mette pas à la teste de toutes mes Lettres, & que je les commence quelquefois par l'Histoire que j'auray à vous raconter. En voicy une où vous trou-

verez quelque choſe d'aſſez nouveau.

Un de ces jeunes Gens qui ſçavent tout faire, & ne font rien; de ces habiles faineans qui paſſent ſouvent la plus grande partie de leur vie à attendre des emplois, ayant mangé tout ſon bien, qui n'eſtoit pas grand, en ſe flatant toûjours de l'eſpoir d'une haute fortune, ſe trouvant fort incommodé, crût que pour attendre plus à ſon aiſe les emplois qui le devoient élever ſi

haut, il devoit se marier, & manger le bien d'une Femme comme il avoit fait le sien. Son mérite prétendu luy en fit bientost trouver; & les grandes choses dont il se disoit capable, firent croire que s'il pouvoit un jour avoir le moindre employ dans les Finances, il pouroit en peu de temps gagner deux ou trois millions de bien. Il ne manqua pas d'exemples fameux de ses prodigieuses fortunes pour autoriser ses grandes espé-

rances; & il fit voir que tous ceux qui avoient tant gagné, estoient des ignorans aupres de luy. Les Parens de celle qu'il demanda en mariage, donnerent dans ce panneau, & crûrent que s'il pouvoit un jour entrer dans les Partis, il pouroit donner des Commissions à tous ceux de leur Famille; & le dernier de ces Messieurs en espera pour trois ou quatre Enfans, & autant de Neveux: Il y en eust mesme un des plus riches

qui estoit sur le point de donner récompense à un Valet qui le servoit depuis dix ans, qui referra les cordons de sa Bourse qu'il avoit déja déliez, pour luy promettre une Commission de cent écus de rente. Le Valet accepta ce party; il se figura qu'apres cette Commission il en auroit une autre; que bientost apres il auroit Carosse; qu'ensuite il pouroit acheter quelque Marquisat; & il espera mesme de pouvoir aller jusques à la Du-

ché. Sur ces belles eſpérances de toute la Famille de la future Epouſe, dont tous les Parens ſe rempliſſoient la teſte de chimères, voila le Mariage arreſté, le voila celebré, & meſme conſommé, tant les empreſſemens de ces Viſionaires furent grands, & tant ils appréhenderent que celuy qui devoit eſtre le principal autheur de tant de grandes fortunes, n'échapaſt à leur Famille. Ce ne furent que réjoüiſſances & feſtins apres ce

Mariage, pendant lesquels on ne s'entretint que des grandeurs futures du nouveau Marié. Deux ou trois mois se passerent de la sorte, & les emplois ne vinrent point consoler de la dépense qui fut faite. Les Parens de la Mariée se mirent fort en peine d'en faire avoir un à leur nouveau Parent ; ils employerent leurs Amis, mais par leur moyen ils n'en pûrent trouver qu'un de Rat de Cave, qu'il refusa avec beaucoup de fierté : Ce-

pendant

pendant l'argent qu'il avoit reçeu en se mariant, se mangea, & il devint presque aussi gueux qu'auparavant : Son embarras fut plus grand, car il faloit entretenir une Femme qui estant d'humeur un peu coquette, aimoit la grande dépense. Les Galands vinrent; & comme ce fut fort à propos, ils furent tres-bien reçûs, non pas du Mary, car il estoit naturellement jaloux, mais on luy fit entendre que ceux qui alloient chez

luy eſtans de qualité, pouroient luy faire avoir un employ. Il les ſouffrit par contrainte, par neceſſité, & dans l'eſpérance d'avoir une Commiſſion par leur moyen : mais quoy que toutes ces raiſons l'engageaſſent à permettre qu'ils vinſſent chez luy, il ne les y ſouffrit pas ſans beaucoup de chagrin. Comme il les importunoit fort par ſa preſence, il y en eut un qui pour s'en délivrer, luy fit donner un employ à la Campagne. Il douta d'a-

bord s'il le prendroit, car il ne vouloit point s'éloigner de sa Femme : mais enfin on luy persuada de partir, parce que l'employ estoit considérable. On luy fit voir que la Fortune ne s'offroit pas toûjours, & que qui la laissoit échaper, ne la retrouvoit pas facilement. Il partit donc, mais avec beaucoup de regret, tant il craignoit que pendant son absence sa Femme ne devint encor plus coquette. Il ne se trompa pas, & il en fut

averty par un de ces impertinens Amis, qui en avertiſſant les Marys de ce que font leurs Femmes, leur font beaucoup plus de mal que leurs Femmes meſmes ne leur en cauſent, quand tout ce qu'on leur dit d'elles ſeroit veritable. Ce pauvre Mary ſouffrit beaucoup, dans la penſée que ſa Femme ſe divertiſſoit plus que luy. Il réſolut pluſieurs fois de quitter ſon employ, pour venir eſtre ſon Geolier; mais n'ayant point de pré-

texte raisonnable, il vit bien que son retour ne serviroit qu'à rendre son malheur plus public; ce qui luy fit changer de pensée. Comme un Jaloux rêve toûjours, il luy vint un jour dans l'imagination, de faire en sorte de trouver des moyens qui pûssent empescher que sa Femme ne fut plus si belle, croyant qu'avecque sa beauté elle perdroit beaucoup de ses Amans. Voicy le stratagéme dont il se servit. Il mit pour elle un

paquet à la Poſte, dans lequel il y avoit une fort belle Boëſte d'or : cette Boëſte eſtoit remplie de poudre à Canon, qui devoit, lors que le reſſort ſe déſerreroit, prendre feu par le moyen d'une pierre. Ce préſent fut rendu à celle à qui il eſtoit deſtiné; mais il luy fut donné en preſence du meſme dont le Mary tenoit ſa Commiſſion. Il crût que c'eſtoit un Portrait qui venoit d'un autre Amant; il prit la Boëſte avec empreſſe-

ment; mais sa jalouse curiosité fut bientost punie, car en l'ouvrant elle fit sur luy l'effet que celuy qui l'avoit envoyée esperoit qu'elle feroit sur sa Femme. Cette avanture fit grand bruit; Le Galand se douta que le Mary avoit envoyé la Boëste, & quelque temps apres il luy osta sa Commission, sous un faux pretexte de malversation. Il revint avec sa Femme, où il attend avec toute sa Famille de nouvelles Commissions

qui puiſſent le mettre en état de voir un jour remplir ſes hautes eſpérances.

Monſieur le Marquis de Villars a fait ſon Entrée publique à Madrid avec beaucoup de magnificence. Vous ſçavez que c'eſt un Gentilhomme de tres-bonne mine, tres-galant, & d'une valeur éprouvée; & le choix qu'on en a fait pour l'Ambaſſade d'Eſpagne, où il faut tant d'eſprit & de délicateſſe, eſt une marque de ſon habilité.

Monſieur de Pomponne eſt depuis peu de retour de Suede, & il a déja preſté Serment pour la Charge de Secretaire d'Eſtat. Son mérite eſt connu de tout le monde, puis que ce n'eſt que par là qu'il eſt parvenu à cette Dignité. Il n'y a perſonne icy qui ne ſoit perſuadé qu'il remplira dignement le choix du plus ſage & du plus grand Roy du Monde, & l'on attend de grandes choſes de luy. Il écrit avec une politeſſe & une juſ-

teſſe qu'on ne voit point dans des Lettres les plus travaillées de nos Académiciens.

A Paris, le 23. Janvier.

PUIS que je vous ay mandé dans ma derniere que je ne vous ferois plus de compliment, & que je commencerois toutes mes Lettres par les Hiſtoires dont j'aurois à vous faire part, je vous tiens ma parole, & je commence.

Un vieil Avare, qui n'avoit point encor eu d'Enfans, & qui appréhendoit la dépenſe, fut au deſeſ-

poir, lors que ſa Femme luy dit un jour qu'elle croyoit eſtre groſſe. Il repaſſa dans ſon imagination tout ce que coûtent les Enfans juſques à l'âge de trente ans; il en fit un Memoire ſi exact, qu'il compta meſme la nourriture qu'ils prenoient dés le ventre de leur Mere, alléguant pour ſes raiſons que les Femmes groſſes mangeoient pour elles & pour leurs Enfans. Il raſſembla en ſuite toutes ces ſommes, & compta com-

bien elles produiroient de revenu, s'il les mettoit en rente, & à combien iroit l'intéreſt de l'intéreſt qu'elles produiroient. Le compte qu'il en fit monta ſi haut, qu'il ſe repentit mil fois le jour de s'eſtre marié, & fit une forte réſolution de ne plus faire d'Enfans, jugeant ce plaiſir indigne d'un Homme de bon ſens. Pendant qu'il faiſoit tous ces comptes & toutes ces reflé-xions, ſa Femme s'apperçût qu'elle eſtoit aſſuré-

ment groſſe, & qu'il n'y avoit plus de lieu d'en douter : Elle le dit à cet Avare, dont la douleur fut beaucoup plus grande qu'elle n'avoit eſté d'abord, & dés-lors il commença à faire des retranchemens dans ſa Maiſon, afin que ſon épargne pût aider à la dépenſe de l'Enfant futur ; mais quelque lézine qu'il pût faire, il ne retrancha pas beaucoup de choſes, puis que loin qu'il euſt rien de ſuperflu chez luy, la pluſ-

part des choſes neceſſaires y manquoient. Si ſon chagrin fut grand de voir ſa Femme groſſe, il redoubla beaucoup, lors que dans le ſixiéme mois elle luy dit qu'elle la croyoit eſtre de deux Enfans, & que les Sages-Femmes en doutoient. Il penſa ſe deſeſperer; mais un Chirurgien Accoucheur qui eſtoit deſes Amis, luy remit l'eſprit, en luy aſſurant le contraire. Quelque temps apres, en cauſant une nuit avec ſa Femme, il luy dit

qu'il falloit voir lequel coûteroit moins à élever d'un Garçon, ou d'une Fille; & apres avoir bien examiné la choſe, & bien compté par leurs doigts la dépenſe de l'un & de l'autre, ils trouverent que un Garçon devoit moins coûter; qu'il pouvoit faire ſa fortune luy-meſme, & qu'il falloit que les Pere & Mere fiſſent celle d'une Fille, en luy donnant beaucoup en mariage. Je veux, dit alors le Mary, que vous ayez un Garçon. Mais cela

ne

ne dépend ny de vous, ny de moy, luy repliqua la Femme. Cela ſera, vous dis-je, luy repartit le Mary. Cela peut arriuer, répondit la Femme, s'il a plû à la Nature d'en faire un. Qu'elle en ait fait un, ou non, dit alors le Mary, vous accoucherez d'un Garçon ; ou du moins l'Enfant que vous mettrez au jour paroiſtra aux yeux du monde ce que je veux qu'il ſoit, puis que ſi vous accouchez d'une Fille, nous dirons que c'eſt

un Garçon, & nous la ferons élever ſous cet habit. La Femme fut obligée d'y conſentir, & pendant le reſte de ſa groſſeſſe ils ſe fortifierent dans ce deſſein. Le terme venu, elle accoucha d'une Fille; & pour faire croire que c'eſtoit un Garçon, on ſe ſervit des meſures que l'on avoit priſes. Tous ceux qui la virent furent trompez; & quand elle avança en âge, pluſieurs Filles en devinrent amoureuſes. Cette jeune Beauté eſtant

mal entretenuë chez son Pere, mal nourie, & maltraitée, résolut de quitter cet Avare; & si-tost qu'elle se sentit assez forte pour porter un Mousquet, elle s'enrolla, & fut à l'Armée, où elle se signala dés la premiere Campagne. Tous ceux qui la voyoient, avoient une certaine bienveillance pour elle, qu'ils ne sçavoient à quoy attribuer; & elle avoit un certain air modeste & engageant, qui empeschoit que ceux qui

estoient ennemis du mérite de tous les autres, ne luy portassent envie: Elle estoit toûjours retirée; & bien qu'elle ne sçeut pas elle-mesme ce qu'elle estoit, elle vêcut comme si elle eust eu dessein de le cacher. Elle y reüssit si bien, que personne ne s'en apperçeut: Elle n'avoit pas encor toutes les marques qu'il faut pour la faire connoistre, & elle estoit tres-jeune, encor qu'elle fut fort grande, & qu'elle eust assez de force

pour ſuporter les fatigues de l'Armée. Dans la premiere Garniſon où elle fut, la Fille de ſon Hoſte devint éperdûment amoureuſe d'elle; & comme elle ſe croyoit groſſe d'un Amant qui luy eſtoit mort depuis peu, & qu'elle vouloit mettre ſon honneur à couvert, en épouſant promptement l'objet de ſes nouvelles amours, elle n'oublia rien pour s'en faire aimer, & fit pour ce beau Soldat des choſes ſi obligeantes, qu'elle vint

à bout de ſes deſſeins. Elle le ſuivoit par tout; elle luy donnoit des rendez-vous en cent lieux diferents, afin que tout le monde s'apperçût de ſon amour, & qu'on en parlaſt à ſon Pere. Son deſſein reüſſit; car ceux qui luy en parlerent, luy dirent qu'apres l'éclat que cette paſſion avoit fait, il ne trouveroit jamais perſonne qui voulut épouſer ſa Fille, & que pour mettre ſon honneur à couvert, il la devoit donner en mariage à celuy

qu'elle aimoit avec tant d'emportement. Le bon Homme fut de ce sentiment; & apres avoir un peu querellé sa Fille, & luy avoir fait quelques remontrances, il luy parla d'épouser le jeune Cavalier qui estoit chez luy. Il est à remarquer que cette Fille déguisée passoit pour un jeune Garçon de Famille qui avoit du bien, & qui estoit venu à l'Armée sans le consentement de ses Parens. Ce fut ce qui fit résoudre son Hoste

à luy donner sa Fille en mariage. Je ne vous diray point tout ce qui se passa jusques à ce jour, & je conduiray seulement ces nouveaux Mariez au Lit: C'est je croy où on les attend. Le cœur de la Mariée luy battoit un peu, car elle appréhendoit que son Mary ne connut qu'un autre avoit eu les faveurs qui devoient luy avoir esté reservées. Elle perdit bientost cette crainte, & ne s'apperçût que trop tost pour elle qu'il n'estoit pas

en

en état de rien connoiſtre: Ainſi d'un malheur qu'elle appréhendoit beaucoup, elle tomba dans un pire. Elle s'en ſeroit neantmoins bientoſt tirée, ſi elle n'euſt point eſté groſſe, & elle auroit tout découvert: Cependant elle n'en fit rien, & elle fut ſi long-temps à déliberer ſur ce qu'elle devoit faire, que ſa groſſeſſe parut. Elle crût qu'il n'eſtoit plus temps de parler; mais par malheur pour elle, comme elle eſtoit dans ſon neu-

fiéme mois, & qu'elle estoit couchée avec son pretendu Mary, une de ses Parentes entra dans sa Chambre pendant qu'ils dormoient; & en mettant la main dans le Lit pour éveiller sa Cousine, qui ne s'éveilla pas au bruit qu'elle fit en entrant, elle rencontra le sein du Mary Fille, qui estoit découvert. Il s'éveilla aussitost, & l'on connut par là que c'estoit une Fille; car l'étonnement de la Parente fut si grand, qu'elle dit haute-

ment ce qu'il luy venoit d'arriver. Voila l'origine de l'Avanture qui depuis peu a tant fait de bruit, & pourquoy tant d'Ignorans ont publié depuis quelques jours qu'une Fille avoit fait un Enfant à une autre Fille.

Monſieur le Chancelier ſe ſentant preſſé de ſon mal, a ordonné à ſes Enfans de remettre les Sceaux entre les mains de Sa Majeſté, craignant que ſa maladie ne l'empeſchât de la ſervir avec la meſme

application qu'il a fait pendant trente-neuf années qu'il a esté dans cette importante Charge. Mr le Duc de Coaslin porta la parole, & le fit d'une maniere qui satisfit beaucoup Sa Majesté. Je ne sçay, Madame, si vous sçavez tout le mérite de ce Duc; sa valeur est connuë, & il passe pour un des meilleurs Hommes du Monde, & pour le plus officieux Amy, le plus empressé, & qui a le plus de joye à faire plaisir. Quant

à ſon eſprit, la place qu'il a dans l'Académie fait voir qu'il en a beaucoup.

De Paris, le 30. Ianvier.

IE ne ſçay, Madame, ſi cette Lettre aura le bonheur de vous plaire: J'en dois douter avec raiſon, puis que vous n'y trouverez point d'Hiſtoire nouvelle comme dans les précedentes ; mais la douleur que me cauſe la mort de Monſieur le Chancelier ne laiſſe pas à mon eſprit la liberté de vous raconter des Avantures. Ce grand Chancelier n'eſt plus, &

la Mort ne l'a respecté si longtemps, que pour rendre sa perte plus sensible à toute la France. C'estoit un Homme d'un éminent sçavoir, d'une éloquence admirable, & d'une prudence souvent éprouvée dans le Conseil des deux plus grands Roys du Monde. Il estoit le Bienfacteur des Gens de Lettres, le Protecteur de tous les Sçavans, & pour comble de gloire, le plus ferme soûtien qu'ait eu l'Eglise depuis plusieurs Sie-

cles. Je ne le dis que sur la foy de quantité de Prélats qui publient cette verité. Jamais Homme n'entendit mieux la Justice, les Ordonnances, & les Loix du Royaume, & ne fit plus de cas des habiles Gens de toutes les Professions. Il cherchoit avec beaucoup de soin à s'instruire des choses qui regardoient ou son employ, ou les conseils qu'il devoit donner dans les affaires de l'Estat, avoüant mesme souvent la recherche qu'il avoit faite

des Perſonnes qui pouvoient luy donner quelques lumieres, quoy qu'il en eut beaucoup plus que tous ceux qu'il conſultoit.

Si la Mort nous a ravy un grand Miniſtre, le Roy vient d'en faire un autre, en donnant à Monſieur de Louvoy la qualité de Miniſtre d'Eſtat: Il ne la doit qu'à ſon mérite, & il fait voir par ſa vigilance ſa grande exactitude & ſa bonne conduite dans toutes les choſes qui dépendent de ſon miniſtere, que

Sa Majesté a eu le discernement des Politiques les plus consommez, quand il l'a choisi pour assister à tous ses Conseils en qualité de Ministre d'Estat. Quoy qu'il soit encor fort jeune, on luy voit toute la sagesse & la prudence des Ministres vieillis dans les Affaires. Il fait voir en tout une fidelité incorruptible, & une exactitude sans exemple; ce que l'on remarque dans la severité qu'il a pour ceux qui dépendent de luy, lors qu'ils

manquent à quelque chose de leur devoir. Il est prompt à leur rendre de bons offices quand ils servent bien ; mais il est inéxorable quand ils s'éloignent de leur devoir. Le bon choix aussi qu'il fait des Gens qu'il met dans les emplois qui dépendent de luy, montre bien que le Roy en a fait un tres-bon en sa Personne, en luy laissant la puissance d'en disposer, & en luy confiant tous les jours les choses qui sont les plus

utiles à ſon Eſtat, & les plus avantageuſes pour ſa gloire particuliere.

La Mort nous ravit avant-hyer Madame la Princeſſe de Conty. Elle eſtoit, comme vous ſçavez, Fille du Comte Martinozzi, & d'une Sœur de feu Monſieur le Cardinal Mazarin. Elle avoit en partage une grande beauté, que ſon extréme devotion luy fit bientoſt negliger. Elle avoit vêcu avec Monſieur le Prince de Conty ſon Mary, dans un reſpect

qui luy avoit attiré beaucoup d'amitié & de consideration. Sa grande pieté est une chose tres-connuë, & ses grandes aumosnes ont esté sçeuës de tout le Monde. Elle a eu un soin pour l'éducation de ses Enfans, digne d'une grande Princesse, & de la meilleure Mere du Monde, & l'on en voit des fruits dans ces petits Princes qui ont déja beaucoup de qualitez au dessus de la portée de leur esprit.

De Paris, le 6. Fevrier.

IE croy, Madame, que la Renommée vous aura déja appris que depuis la mort de feu Monſieur le Chancelier, le Roy s'eſt bien voulu donner la peine de tenir luy-meſme le Sceau; mais vous ne ſçavez pas peut-eſtre encor que le premier jour qu'il le donna, il y demeura pendant plus de ſept heures, & que cela ne l'empeſcha pas de tenir le

meſme jour deux Conſeils de plus de trois heures & demie chacun. On n'a jamais oüy parler d'une fatigue pareille, & jamais Monarque n'a tant pris de peines pour ſes Sujets. Sa Majeſté nomma pour avoir ſeance au Sceau & voix déliberative, ſix Conſeillers d'Eſtat ordinaires, qui ſont Meſſieurs d'Aligre, de Seve, Poncet, Boucherat, Puſſort, & Voiſin. Elle nomma auſſi ſix Maiſtres des Requeſtes de quartier, qui ſont Meſ-

ſieurs Barentin, le Boulanger d'Haqueville, le Pelletier, de Faucon, de Lamoignon, & Pelliſſon. On peut juger de la prudence du Roy par le mérite de ceux qu'il a nommez.

Monſieur d'Aligre eſt âgé de ſoixante & dix-neuf ans, & Fils d'un Chancelier. Il y a cinquante ans qu'il eſt dans le Conſeil. Il a paſſé par toutes les Charges, & il a eſté longtemps Directeur des Finances. Il eſt d'une probité

bité reconnuë, & aimé de tout le monde.

Monſieur de Seve a eſté autrefois Secretaire du Cabinet, Maiſtre des Requeſtes, & puis Prevoſt des Marchands. Il eſt aujourd'huy un des plus anciens Conſeillers d'Eſtat, & il a toûjours eſté un des plus zélez Serviteurs du Roy.

Les diferents emplois de Monſieur Poncet ont fait ſouvent parler de luy, & ont fait connoiſtre ſon grand mérite.

Monſieur Boucherat eſt fort connu par les grandes Charges qu'il a poſſedées, & tant de grandes Commiſſions où il a reüſſy au gré de Sa Majeſté, & particulierement en Bretagne, où il a ſouvent eſté Commiſſaire du Roy aux Eſtats. C'eſt un Homme d'une grande littérature.

Monſieur Puſſort eſt recommandable par pluſieurs choſes, & ſur tout par l'invention des nouvelles Ordonnances, qui doivent tirer les François

de l'opreſſion de la Chicane.

Monſieur Voiſin s'eſt ſignalé dans beaucoup d'occaſions qui regardoient ſon miniſtere. Il a eſté Prevoſt des Marchands, où il a merité la place d'Ordinaire du Conſeil dont il a eſté honoré.

Monſieur Barentin eſt depuis peu de retour de l'Intendance de Poitou. Il eſt Maiſtre des Requeſtes, & Preſident au Grand Conſeil. Je ſçay, Madame, que vous con-

noiſſez ſon mérite, c'eſt pourquoy je ne vous en diray pas davantage.

Monſieur le Boulanger d'Haqueville eſt un Homme d'une probité tres-reconnuë dans le Conſeil, tres-bon eſprit, & qui ſe diſtingue fort par ſa maniere de rapporter les Affaires.

Monſieur le Pelletier de la Houſſaye eſt intrépide, bon Juge, & qui fait bien valoir une bonne Affaire.

Monſieur de Lamoi-

gnon est Fils de Monsieur le Premier Président. Le grand mérite du Pere, & les soins qu'il a eus de ses Enfans, suffiroient seuls pour faire parler avantageusement de luy, s'il n'avoit pas luy-mesme donné des marques particulieres de son mérite. Il s'est signalé dans le Parlement, & il continuë à le faire tous les jours dans le Conseil, & c'est pourquoy Sa Majesté l'a choisi pour assister au Sceau.

Monsieur Pelliſſon n'est

inconnu à perſonne: Son eſprit & ſa probité ſont inconteſtables; & quand on n'en auroit pas de tous coſtez mille marques, les graces qu'il reçoit continuellement du Roy doivent en eſtre un aſſuré témoignage.

La jeune Marquiſe que vous connoiſſez, qui commençoit à joüer ſi bien du Lut, eſt au deſeſpoir depuis quelques jours. Monſieur Gaultier qui luy montroit, luy avoit aſſuré qu'elle en joüeroit dans peu

de temps auſſi bien que Mademoiſelle de Lenclos: C'eſtoit beaucoup dire, mais il pouvoit décider ſur ces ſortes de choſes. Ce furent les dernieres paroles que ce grand Maiſtre dit en joüant du Lut; car en ſortant de chez la jeune Marquiſe, il tomba malade de la maladie dont il eſt mort. Elle n'euſt pas plutoſt appris cette nouvelle, que ne voulant pas que ſon Lut ſurvêcut à un ſi grand Maiſtre, elle le caſſa en

cent pieces, & réſolut de n'en joüer jamais. Je ne vous dis rien de cette action, vous en jugerez: Mais ſi la mort de Monſieur Gaultier l'empeſche de joüer jamais auſſi bien du Lut que Mademoiſelle de Lenclos, elle devroit travailler à luy reſſembler du coſté de l'eſprit, dont vous ſçavez que cette Illuſtre Perſonne a infiniment.

De Paris, le 13. Fevrier.

JE

IE ne ſçay, Madame, ſi vous n'avez point encore oüy parler d'une Avanture arrivée depuis quelque temps en cette Ville, & qui a fait aſſez de bruit ce Carnaval dans tous les Bals de Paris.

Un jeune Marié s'eſtant trouvé une apreſdînée avec pluſieurs de ſes Amis, leur dit que le ſoir meſme il y auroit aſſemblée chez luy, & que l'on

donnoit le Bal à une Sœur de sa Femme qui demeuroit avec elle. Un des plus enjoüez de la Compagnie leur persuada qu'ils devoient tous y aller déguisez, & dit à ce nouveau Marié qu'il auroit beaucoup plus de plaisir, s'il y venoit avec eux sans se faire connoistre. Il y consentit, & ils envoyerent sur l'heure chercher des Habits pour se travestir. L'heure du Bal estant venuë, ils s'y rendirent, & leur bonne mine y fit

beaucoup de conqueſtes. Le jeune Epoux en fit une dont la fin ne luy plût pas, & ſa Femme devint amoureuſe de luy ſans le reconnoiſtre. Elle ne fut pas longtemps ſans luy en donner des marques: elle luy ſerra pluſieurs fois la main; & il répondit à ſa tendreſſe, en preſſant auſſi la ſienne le plus amoureuſement qu'il luy fut poſſible, car l'avanture le refroidiſſoit, loin de l'échauffer, & jamais Homme ne fut ſi fâché d'eſtre

pris pour un autre. Il voulut voir jusques où il pouroit pousser ses affaires: mais il trouva les choses si bien disposées, qu'il n'eut pas de peine à devenir heureux; je dis heureux en qualité de Galant, car il ne l'estoit pas comme Mary. Sa Femme qui avoit sans doute oüy dire qu'il ne faut jamais laisser perdre une occasion favorable, & qu'on ne retrouve pas toûjours celles qu'on laisse échaper, crût qu'elle devoit profiter de

celle que le Bal luy préſentoit; & que la confuſion de Gens qui eſtoient chez elle, luy donnant lieu de ſe dérober de l'aſſemblée ſans qu'on s'en apperçût, elle devoit en ſortir avec ſon nouvel Amant (ce qu'elle fit fort adroitement.) Elle le fit paſſer par un Eſcalier dérobé, & le mena dans une Chambre où ils ne pouvoient eſtre ſurpris. Je ne vous diray point tout ce qui s'y paſſa, mais la Dame en fut aſſez contente: Elle

euſt pourtant du chagrin de ce qu'il ne vouloit point parler, & de ce que de peur d'eſtre connu, il avoit éteint la lumiere avant que de ſe démaſquer. Elle luy en demanda pluſieurs fois les raiſons : Il ne luy répondit point d'abord ; mais dés qu'il crût avoir aſſez dequoy la convaincre, il prit la parole pour luy reprocher ſon infidélité : Elle luy répondit avec une hardieſſe d'autant plus grande, qu'il n'y avoit point de lumiere qui

pût faire remarquer le changement de ſon viſage; & comme elle euſt le temps de ſe remettre de ſa ſurpriſe, elle luy dit qu'elle l'avoit toûjours connu, & qu'elle avoit voulu luy faire cette piece pour l'embaraſſer. Il ne ſe paya pas de ces raiſons, il voulut paſſer pour ce que tant de Gens appréhendent d'eſtre; & quoy qu'il ne le fut que par luy-meſme, il crût qu'il l'eſtoit de bon jeu, & qu'on ne pouvoit l'eſtre mieux.

Il n'a pas voulu voir ſa Femme depuis ce temps, & ſe veut faire ſéparer d'avec elle. Je vous laiſſe à juger s'il a raiſon, & je paſſe à d'autres nouvelles.

Le Roy voulant reconnoiſtre le mérite de Monſieur Pachau, & récompenſer ſes ſervices, luy donna ces jours paſſez l'agrément d'une Charge de Maiſtre des Comptes, & y joignit le don d'une ſomme conſidérable. Sa Majeſté luy fit auſſi ſça-

voir qu'elle vouloit qu'il luy rendit aupres de Monsieur de Pomponne les mesmes services qu'il luy avoit rendus aupres feu Monsieur de Lionne.

Messieurs de Vendosme sont depuis peu de retour d'Italie, où ils se sont faits admirer dans tous les Lieux où ils ont passé. La vivacité de leur esprit est une chose incroyable; & ils font des Vers avec tant de justesse, qu'ils donneroient de la jalousie aux plus grands Autheurs, s'ils

estoient d'une qualité à en faire souvent. Monsieur le Cardinal Patron fit avancer pour eux la representation d'un *Opera*, afin de leur en donner le divertissement. Jugez par là, Madame, combien les *Opera* sont considérables, puis que de tels Gens s'en meslent, & les honorent de leur présence.

Monsieur le Camus a esté pourveu par le Roy de la Charge de Premier President de la Cour des Aydes. Il faut qu'il ait un

grand mérite, puis qu'il a eſté preferé à tant d'autres qui en avoient beaucoup, & qui avoient la meſme prétention. C'eſt celuy qui eſtoit auparavant Procureur General de la meſme Chambre.

A Paris, le 20. Fevrier.

JE ne ſçay, Madame, ſi en ouvrant cette Lettre (que vous trouverez ſans doute trop courte) vous ne m'accuſerez point de pareſſe; mais je vous prie de conſidérer qu'on n'en peut avoir pour ce qui vous regarde, & d'en rejetter la faute ſur la ſterilité des nouvelles de cette Semaine.

Monſieur Deſpincha, Marquis de Ternes, d'une

des meilleures Maisons d'Auvergne, Lieutenant General des Armées Navales du Roy, & Galeres de France, & qui a servy sous trois Roys avec beaucoup de zele & de gloire, est mort depuis peu de jours, & par sa longue vie a fait connoistre à tous ceux qui appréhendent l'air de la Mer, qu'on y peut vivre aussi long temps que sur Terre.

Monsieur le Chevalier d'Arquien a esté reçeu en survivance de la Charge

de Capitaine Colonel des Cent Suiſſes de la Garde du Corps de Monſieur. Il eſt remarquable par ſon air doux & par ſa grande propreté, qui va ſouvent juſques à la magnificence. Il tient un des premiers rangs parmy ceux qui paſſent pour les mieux faits de la Cour.

De Paris, le 27. Fevrier.

J'ATTENS un de mes Amis qui doit me venir raconter une Hiſtoire nouvellement arrivée, & dont je veux vous faire part: mais comme je pourois eſtre ſurpris par l'heure de la Poſte, je croy, Madame, que vous trouverez bon que je commence aujourd'huy ma Lettre par les nouvelles de cette Semaine.

Monſieur de la Mothe-

Houdancour, âgé de quatre-vingts ans, mourut ces jours passez. Il s'estoit signalé au Siege de la Rochelle, & à celuy de Montmelian. Les divers emplois, & les Gouvernemens qu'il a eus, sont des marques de l'estime qu'on a fait de son mérite.

Monsieur de Toulouse, Grand Aumosnier de la Reyne, d'une des plus Illustres Familles de Toscane, & dans laquelle il y a eu plusieurs Cardinaux, apres avoir esté Ambassadeur

baſſadeur pour le Roy à Veniſe & en Pologne (où il a mérité la Nomination de cette Couronne pour le Cardinalat) apres ſon Ambaſſade d'Eſpagne, & avoir préſidé aux Eſtats de Languedoc, où en ſervant le Roy tres-utilement, il a ſçeu plaire & ſe faire aimer de tous les Ordres, a eſté enfin honoré de la Dignité de Cardinal, & Sa Sainteté l'a préferé à beaucoup d'autres, à la recommandation du Roy, qui fortifioit la Nomi-

nation de Pologne.

Je ne vous feray pas un grand discours de la mort de Madame, vous la sçavez, & la Renommée publie toûjours avec une promptitude incroyable les choses qui regardent les Testes couronnées. Je ne sçay toutefois si elle vous aura appris que cette jeune Princesse a toûjours connu le Roy dans le plus grand accablement de son mal, & mesme dans les momens où elle ne connoissoit personne. Elle

a esté portée à S. Denis avec toute la pompe deuë à sa qualité ; & Monsieur le Cardinal de Boüillon y fit un discours qui luy attira l'admiration de toute l'Assemblée. Vous sçavez qu'il joint à une grande naissance une capacité au dessus de son âge, & une prudence qui le fait regarder avec étonnement de tous ceux qui le connoissent.

Enfin l'*Ariane* de Monsieur de Corneille le jeune, qu'on attendoit depuis si

longtemps, parut Vendredy dernier. On ne peut rien voir de plus touchant, & cette Princeſſe s'exprime avec des ſentimens ſi tendres & ſi nouveaux, que perſonne ne croit qu'on puiſſe mieux reüſſir en ce genre d'écrire ; & pour tout dire enfin, les charmes de *Bajazet* n'ont pas empeſché leurs Admirateurs d'en trouver dans cette Piece, & d'y retourner plus d'une fois.

De Paris, le 5. Mars.

IE croy, Madame, que ce que je vais vous écrire de Monſieur le.... que vous connoiſſez auſſi bien que moy, poura vous tenir lieu d'une Hiſtoire agreable, & que la lecture ne vous en divertira pas moins que pouroit faire celle de quelque Avanture divertiſſante, qui ne feroit aſſurément ny plus plaiſante, ny plus nouvelle. Vous ſçavez, Madame,

que noſtre petit Amy, (dont je ne vous parleray que ſous le nom de Cleante) n'a jamais pû choiſir entre l'Egliſe, la Robe, & l'Epée; qu'il vouloit quelquefois eſtre Abbé, que le lendemain il quittoit cette réſolution pour ſe faire Conſeiller, & qu'un moment apres il vouloit prendre l'Epée. Ses Parens & ſes Amis l'ayant dernierement preſſé de ſe déterminer, & luy ayant fait une guerre cruelle ſur ſon incertitude, il promit

de faire un choix, & de consulter le lendemain ce qu'il avoit à faire. Vous ne devineriez jamais, Madame, de qui il prit conseil, ny ce qu'il fit pour se mettre en état d'en recevoir. Il emprunta un habillement de Guerre; il envoya demander la Robe d'un Conseiller qui estoit de ses Amis, & pria un Abbé de sa connoissance de luy prester pour une apresdînée seulement sa Soutane & son Rochet. Il fit porter toutes ces har-

des dans un Cabinet, où il y avoit quatre grands Miroirs: Il y fut en ſuite ſeul, & en ayant pouſſé la porte, il s'arma de pied-en-cape; il mit le Pot en teſte, & l'Epée & le Piſtolet à la main, conſulta ſes quatre Miroirs, fit pluſieurs tours dans ſon Cabinet, ſe battit contre les Perſonnages de la Tapiſſerie, & ſe trouva aſſez de courage & aſſez de force pour aller à l'Armée. Il examina tous les avantages de cette Profeſſion, &

la fortune qu'on y pouvoit faire : Tels & tels (dit-il en luy-meſme) ont eu telles Charges ; tels ont eſté Mareſchaux de France à cet âge ; tels ont fait par tout parler d'eux ; leurs noms groſſiſſent toutes les Gazettes ; on les regarde par tout où ils paſſent, & on les montre comme des Braves ; on n'oſeroit leur rien dire, & leur reputation les fait reſpecter. Apres avoir dit toutes ces choſes en luy-meſme, il fit reflexion ſur le plaiſir

qu'il auroit au retour de la Campagne, de paroiſtre avec tout l'ajuſtement d'un Marquis. Il ne douta point que les Gens du bel air ne fiſſent plus de conqueſtes que les autres: Il crût déja ſe voir avec des plumes, & couvert du plus brillant juſte-au-corps qui euſt jamais paru; il s'imagina qu'il préſidoit dans les plus belles Ruelles, & que ſa bonne mine ſoûtenuë d'un ſi grand ajuſtement & du nom de Marquis (& de

Marquis qui avoit esté à l'Armée) luy attiroit tant de cœurs, qu'il ne sçavoit qu'en faire. Ces pensées réveillerent sa valeur de Cabinet; il redoubla ses coups contre un Bataillon qui estoit dans la Tapisserie; mais au lieu de l'enfoncer, il donna malheureusement un coup dans un de ses Miroirs qu'il cassa. Il mit aussitost les armes bas, avec résolution de ne les jamais reprendre: Il crût qu'il seroit malheureux à l'Armée,

qu'il y périroit, & que son Miroir cassé en estoit un présage assuré. Apres avoir jetté ses armes, il mit la Robe de Conseiller, avec un rabat uny de toille tres-claire, & une tres-belle perruque blonde. Il consulta ses Miroirs, & se trouva tres-bien, & mesme plus grand qu'à l'ordinaire. Il examina en suite les avantages de cette Profession, qu'il trouva tres-considérables. Tous les Gens de cœur, dit-il en luy-mesme, ne deviennent

pas Mareſchaux de France, le nombre en ſeroit trop grand, & l'on doit avoir expoſé mille fois ſa vie avant que de pouvoir pretendre juſtement à cette Dignité. Cette penſée le fit frémir & pâlir tout enſemble; il trouva l'Eſtat de Conſeiller meilleur, & ſe dit qu'il pouroit avec le temps monter à la Grand' Chambre ſans expoſer ſes jours. Il ſe propoſa mille plaiſirs avant que d'en venir là; il ſe repreſenta ſon Antichambre

& ſon Eſcalier remplis de Plaideurs qui ſe jettoient preſques à ſes genoux, & qui l'appelloient Monſeigneur. Il crût parmy ces Gens-là voir de tres-jolies Femmes; & ces penſées luy en donnerent d'autres qui remplirent quelque temps ſon imagination de mille choſes agreables. Il réſolut d'en demeurer là, & de ſe faire Conſeiller, & ne mit le Rochet que pour voir s'il auroit bonne mine. Il ſe trouva bien fait, & ſe mit dans la teſte que

s'il pouvoit un jour devenir Cardinal, il paroiſtroit beaucoup avec un habit rouge ; un Conſeiller ne luy parut plus rien aupres d'un Cardinal. Non, non, dit-il en luy-meſme, je ne ſuis point d'humeur à me donner la fatigue qu'un Homme de Robe doit prendre. Quoy, apres avoir regardé des Procés pendant toute une ſoirée, & ſouvent pendant une bonne partie de la nuit, il faudra que je me leve à quatre & cinq heures du

matin, & que pendant toute la matinée je n'entende encor parler que de Procés? Les Parties m'en parleront encor en sortant; J'en trouveray d'autres qui m'attendront à mon Logis pour m'en parler. Si je croy me divertir & manger avec mes Amis, ils m'en recommanderont, ou me prîront d'en recommander à mes Confreres. Si je fais une Maîtresse pour prendre quelque heure de divertissement, sans entendre par-

ler de chicane, elle m'en parlera plus que tous les autres; elle ſera gagnée à force de préſens; & je ne luy pouray pas ſeulement toucher le bout du doigt, qu'elle ne me faſſe une recommandation. Si je luy promets de faire ce qu'elle me demandera, il faudra que je tienne ma parole; & ſi je la tiens, je feray peut-eſtre ſouvent des injuſtices. Non, non, je ne veux point eſtre Conſeiller, c'eſt une Charge trop peſante; il vaut mieux

estre Abbé, on ne fait que ce qu'on veut; on..... Il alloit s'étendre sur les avantages de cette Profession, lors qu'une jeune & belle Personne qu'il aimoit, & qu'il devoit épouser dés qu'il seroit en Charge, entra avec sa Mere dans le Cabinet où il estoit: Il croyoit l'avoir bien fermé, mais il avoit laissé la clef à la porte, tant son imagination estoit remplie des choses qui concernoient le choix qu'il devoit faire. Si sa

surprise fut grande, celle des Dames la fut aussi: Elles luy demanderent pourquoy il estoit vestu de la sorte ; il leur répondit qu'il avoit dessein de se faire d'Eglise, & qu'il s'estoit mis en Rochet pour voir quel air il auroit avec cet ajustement : Il estoit à peine reconnoissable, car il avoit osté sa perruque ; ses cheveux n'alloient que jusques à ses oreilles, & le Bonnet quarré qu'il avoit mis les couvroit presque tous. Il

ne plût point aux Dames en cet état: Elles luy demanderent plusieurs fois s'il demeureroit ferme dans la résolution qu'il avoit prise d'estre d'Eglise, il leur répondit que oüy, & qu'elles ne devoient point luy vouloir de mal, s'il prenoit ce party; qu'il ne quittoit sa Maîtresse que pour Dieu; & que puis qu'il ne la quittoit point pour une autre Beauté, elles ne pouvoient ny se plaindre de luy, ny l'accuser d'inconstance.

Elles luy répondirent qu'elles croiroient faire un crime, si elles cherchoient des raisons pour le détourner d'un si pieux dessein, & sortirent quelque temps apres, sans luy avoir témoigné ny beaucoup de joye, ny beaucoup de douleur. La Mere qui connoissoit l'irrésolution de son esprit, & qui en avoit souvent eu des marques, fut ravie d'en estre défaite; elle avoit un autre party tout prest pour sa Fille, & cette Belle ne

haïssoit pas celuy qu'elle luy vouloit donner ; de maniere que les choses furent bientost concluës. L'Abbé prétendu les apprit, il en fut au desespoir ; il fut se jetter aux genoux de sa Maîtresse ; il luy protesta que pour la posseder, il renonceroit à toutes les Abbayes du Monde, & qu'il embrasseroit quelle Profession elle voudroit. Il n'estoit plus temps, & les choses estoient trop avancées ; il en a eu tant de douleur, qu'il s'est fait

Moine. Je ne ſçay pas combien ſon eſprit inquiet & irréſolu luy permettra de demeurer dans ſon Convent; & je croy que de l'humeur qu'il eſt, il y ſouffrira beaucoup. Peu de Gens ſçavent encor cette avanture; Je croy, Madame, que vous la trouverez fort extraordinaire, que vous plaindrez noſtre Amy, & que vous rirez en méme temps de ſes folies.

Jamais dans une ſeule année l'on ne vit tant de

belles Pieces de Theatre, & le fameux Moliere ne nous a point trompez, dans l'espérance qu'il nous avoit donnée il y a tantoſt quatre ans, de faire repreſenter au Palais Royal une Piece Comique de ſa façon qui fut tout-à-fait achevée: On y eſt bien diverty tantoſt par ces Prétieuſes, ou Femmes Sçavantes, tantoſt par les agreables railleries d'une certaine Henriette, & puis par les ridicules imaginations d'une Viſionaire qui

ſe

se veut persuader que tout le monde est amoureux d'elle. Je ne parle point du caractere d'un Pere, qui veut faire croire qu'il est le Maistre dans sa Maison, qui se fait fort de tout quand il est seul, & qui cede tout dés que sa Femme paroist. Je ne dis rien aussi du Personnage de Monsieur Trissotin, qui tout rempli de son sçavoir, & tout gonflé de la gloire qu'il croit avoir meritée, paroist si plein de confiance de luy-mesme, qu'il

voit tout le Genre humain fort au dessous de luy. Le ridicule entêtement qu'une Mere que la lecture a gâtée fait voir pour ce Monsieur Trissotin, n'est pas moins plaisant; & cet entêtement aussi fort que celuy du Pere dans Tartuffe, dureroit toûjours, si par un artifice ingénieux de la fausse nouvelle d'un Procés perdu, & d'une banqueroute (qui n'est pas d'une moins belle invention que l'Exempt dans l'Imposteur) un Frere qui

quoy que bien jeune, paroiſt l'Homme du monde du meilleur ſens, ne le venoit faire ceſſer, en faiſant le dénoüement de la Piece. Il y a au troiſiéme Acte une querelle entre ce Monſieur Triſſotin, & un autre Sçavant, qui divertit beaucoup; & il y a au dernier, un retour d'une certaine Martine Servante de Cuiſine, qui avoit eſté chaſſée au premier, qui fait extrémement rire l'aſſemblée par un nombre infiny de jolies choſes qu'elle dit

en ſon patois, pour prouver que les Hommes doivent avoir la préference ſur les Femmes. Voila confuſément ce qu'il y a de plus conſiderable dans cette Comédie qui attire tout Paris. Il y a par tout mil traits pleins d'eſprit, beaucoup d'expreſſions heureuſes, & beaucoup de manieres de parler nouvelles & hardies, dont l'invention ne peut eſtre aſſez loüée, & qui ne peuvent eſtre imitées. Bien des Gens font des applications

de cette Comédie ; & une querelle de l'Autheur il y a environ huit ans avec un Homme de Lettres, qu'on prétend estre representé par Monsieur Trissotin, a donné lieu à ce qui s'en est publié ; mais Monsieur de Moliere s'est suffisamment justifié de cela par une Harangue qu'il fit au Public deux jours avant la premiere representation de sa Piece : Et puis ce prétendu Original de cette agreable Comédie, ne doit pas s'en mettre en peine,

s'il eſt auſſi ſage & auſſi habile Homme que l'on dit, & cela ne ſervira qu'à faire éclater davantage ſon mérite, en faiſant naître l'envie de le connoître, de lire ſes Ecrits, & d'aller à ſes Sermons. Ariſtophane ne détruiſit point la réputation de Socrate, en le joüant dans une de ſes Farces, & ce grand Philoſophe n'en fut pas moins eſtimé dans toute la Gréce: mais pour bien juger du mérite de la Comédie dont je viens de par-

ler, je conseillerois à tout le monde de la voir, & de s'y divertir, sans examiner autre chose, & sans s'arrester à la critique de la plûpart des Gens, qui croyent qu'il est d'un bel Esprit de trouver à redire.

A Paris, le 12. Mars.

MONSIEUR l'Archevesque de Paris, Directeur de l'Académie Françoise, la mena ces jours passez à Versailles, pour remercier le Roy de l'honneur qu'il a fait à cette Illustre & Spirituelle Compagnie, d'en vouloir prendre la place de Protecteur qu'avoit feu Monsieur le Chancelier. Il fit un compliment au Roy à sa maniere ordinaire, c'est

à

à dire plein d'esprit & d'éloquence. Vous sçavez bien qu'avec les charmes de sa Personne qui plaist aussitost qu'on le voit, il a une merveilleuse facilité de bien parler, & que jamais Personne ne s'exprima si justement, ny avec tant de délicatesse. Il a de plus tout le sçavoir des Docteurs les plus consommez, & chacun sçait qu'il l'a fait paroistre en mille sorte d'occasions; mais je n'ay pas entrepris son Panegyrique, je le laisse à

ceux qui écriront l'Hiſtoire.

Monſieur d'Angeau Gouverneur d'Anjou, & autrefois Meſtre de Camp du Regiment du Roy, & deſtiné à l'Ambaſſade de Suede, qui eſt auſſi de l'Académie, traitta magnifiquement ce Prelat avec tous les Académiciens ſes Confreres. Monſieur Cotin n'eſtoit point de ce nombre, de peur (dit-on) qu'on ne crût qu'il s'eſtoit ſervy de cette occaſion pour ſe plaindre au

Roy de la Comédie qu'on prétend que Monsieur de Moliere ait faite contre luy : mais on ne peut croire qu'un Homme qui est souvent parmy les premieres Personnes de la Cour, & que Mademoiselle honore du nom de son Amy, puisse estre crû l'objet d'une si sanglante Satyre. Le Portrait en effet qu'on luy attribuë, ne convient point à un Homme qui a fait des Ouvrages qui ont eu une approbation aussi gene-

rale que ſes Paraphraſes ſur le Cantique des Cantiques. Je ne parle point de ſes Oeuvres Galantes, dont il y a pluſieurs éditions; ce ſont des jeux où il s'amuſoit avant qu'il fit la Profeſſion qu'il a embraſſée avec autant d'auſterité qu'on ſçait qu'il la fait maintenant.

On vit dans cette Aſſemblée Monſieur Quinault, ſi connu par ſes Vers tendres; Monſieur Deſmareſts, ſi recommandable par tant de

beaux Ouvrages si extraordinaires, qu'ils font en mesme temps voir la grandeur de son esprit, & la profondeur de sa science. Le fameux Monsieur de Corneille l'aisné y estoit aussi. Je ne puis rien dire de celuy-là qui ne soit au dessous de luy; c'est le seul de qui on peut loüer les Ouvrages sans les avoir veûs, & de qui malgré le grand âge on doit toûjours attendre des Pieces achevées, comme on trouvera sans doute sa

derniere Tragédie, qui paroiſtra l'Hyver prochain ſous le nom de *Pulchérie*, & qui ne peut manquer de plaire à ceux qui ont le cœur & l'eſprit bien fait, comme elle a déja plû à ceux qui ont eu le bonheur de luy entendre lire. On vit dans cette celebre Compagnie les deux Abbez Tallemant; l'un premier Aumoſnier de Madame, dont le mérite eſt hors de doute, & qui a fait avec tant de ſuccés & d'utilité pour le Public,

une ſi belle Verſion des Vies des Hommes Illuſtres de Plutarque. L'autre a donné en mille occaſions des marques de ſon eſprit : Il s'eſt fait admirer par mille choſes ſpirituelles & agreables qu'il a compoſées, & par ſes Sermons, où l'on a connu & ſon éloquence & ſon ſçavoir. J'oubliois Monſieur l'Abbé Teſtu, dont les Sermons ont autrefois charmé toute la Cour, & dont les Vers tendres & devots luy donnent encor

la préference sur la plûpart de tous ceux qui s'en meſlent, & de qui nous pourrions attendre un grand nombre d'Ouvrages merveilleux, ſans une cruelle maladie de vapeurs qui ne luy permet pas de rien faire. Je ne dois pas oublier Monſieur le Duc de Saint Aignan, dont les illuſtres Galanteries, les Vers enjoüez & galants, & les hauts faits d'armes, ne ſont inconnus à perſonne, qui charme tous ceux qui le connoiſſent

par une civilité obligeante, & par les bons offices qu'il rend à tout le monde dans toutes les occasions qu'il en a. Il y en avoit encor plusieurs autres, dont le mérite & le sçavoir sont tres-considérables, & dont je n'ay pas retenu les noms.

A Paris, le 19. Mars.

IE vous envoye, Madame, ce que vous m'avez mandé qu'on souhaitoit dans vostre Province, & que vous avez desiré d'avoir, pour en faire part à vos Amis; car pour vos Amies, je croy qu'elles aimeroient mieux apprendre l'état des Cœurs de ceux qui soûpirent pour elles, que celuy des Troupes du Roy.

ETAT DES TROUPES d'Infanterie & Cavalerie qui ſont au ſervice du Roy, ſuivant l'Etat qui en eſt expedié pour leur ſubſiſtance.

Regimens d'Infanterie Françoiſe, de 53. Hommes par Compagnie, les Chefs compris.

Picardie, 70 Compagnies.
Champagne, 70

Navarre,	70
Piedmont,	70
Normandie,	70
La Marine,	70
La Marine,	32
Caſtelnau,	33
Auvergne,	33
De Sault,	33
Bandeville,	16
Regiment du Roy,	70
Regiment Royal,	70
Regiment d'Anjou,	70
Praſſin,	18
Lyonnois,	35
Dauphin,	70
Curſol,	18
Montaigu,	16

Turenne,	33
La Motte,	17
Dampierre,	16
Louvigny,	18
Grancé,	16
La Reyne,	70
Montpezat,	16
Les Vaisseaux,	70
Orleans,	33
Artois,	33
Bretagne,	16
Carignan,	16
Chasteauneuf,	16
Sourches,	18
Vendosme,	16
La Ferté,	18
Conty,	16

La Fére,	16
Condé,	17
Anguyen,	17
Jonzac,	18
Monperoux,	16
Boüillon,	16
Bourgogne,	33
La Marine nouveau,	20
Vermandois,	20
Fuſilliers du Roy,	24

Nombre, 46 Regimens, faiſant 1569 Compagnies, ſur le pied de 53 Hommes par Compapagnie, faiſant en tout 83157 Hommes.

Regimens d'Infanterie Etrangere.

Alsace, douze Compagnies, de 182 Hommes chacune, font 2184 h.

Escossois & Anglois, vingt Compagnies, à 123 Hommes chacune, 2460 h.

Roussillon, vingt Compagnies, *idem* 2460 h.

Furstemberg, douze Compagnies, à 182 Hommes chacune, 2184 h.

Irlandois, douze Compagnies, à 104 Hommes chacune, 1248 h.

Autres Irlandois, seize Compagnies, à 104 Hommes chacune, 1664 h.

Royal Italien, vingt-sept Compagnies, à 104 Hommes chacune, 2808 h.

Royal Anglois, huit Compagnies, à 103 Hommes chacune 824 h.

Stoupe Suisse, douze Compagnies, à 200 Hommes chacune, 2400 h.

Erlac Suisse, comme dessus, 2400 h.

Festa Suisse, *idem* 2400 h.

Salis Suisse, *idem* 2400 h.

Anglois, huit Compagnies,

à 103 Hommes chacune, 824 h.

Cinquante Compagnies franches, à 200 Hommes chacune, 10000 h.

Nombre total des treize Regimens Etrangers, & cinquante Compagnies franches de diverses Nations, 36256 Hom.

Gendarmes, Chevaux Legers, & Mousquetaires à Cheval.

Quatre Compagnies des Gardes du Corps, 1039 h.

Compagnie de Gendarmes Escossois, 105 h.

Deux Compagnies de Mousquetaires à Cheval, faisant 554 h.
Compagnie de Gendarmes Anglois, 105 h.
Compagnie de Chevaux Legers Anglois, 110 h.
Gendarmes de la Reyne, 154 h.
Gendarmes de Monsieur le Dauphin, 209 h.
Compagnie de Chevaux Legers dudit Seigneur, 108 h.
Gendarmes d'Anjou, 105 h.
Gendarmes d'Orleans, 154 h.

Compagnie de Chevaux Legers d'Orleans, 157 h.

Total des Compagnies de Gendarmes, Chevaux Legers, & Mousquetaires à Cheval cy-dessus, 2800 Hommes.

Cavalerie Legere, dont les Regimens sont de six Compagnies, de 54 Hommes chacune.

Colonel General de ladite Cavalerie.

Mestre de Camp General de ladite Cavalerie.

Commissaire General de ladite Cavalerie.

Royal du Roy.
Deux Regimens
Etrangers.
Cravates du Roy.
La Reyne.
Dauphin.
Orleans.
Condé.
Anguyen.
Rouvray.
Gaſſion.
Des-Fourneaux.
Joyeuſe.
Bomvezé.
Fourrilles.
Reſnel.
Cabonet.

Montauban.
Pillois.
Coulange.
Merlin.
Saint Loup.
Cachan.
Saint Aouſt.
Derdelin.
Douget.
Ducondé.
Nogent.
Tilladet.
Sourdis.
Hiſlez.
Bligny.
La Fabliere.
Lambert.

Caberel.
Humieres.
Proüille.
Bartillac.
Beaupré.
Paulmy.
Beaufort.
Carendo.
Sanzay.
Chenüet.
Noüart.
Sommieure.
Haniou.

Nombre, 52 Regimens, de six Compagnies chacun, de 54 Hommes chacune, font par Regimens 324 Hommes, & en tout 16848 Hommes.

Autres Regimens de Cavalerie, de trois Compagnies chacun, de 54 Hommes par Compagnie.

Coiſlin.
Eſtrades.
Bethune.
Montgeorge.
Buſenval.
Baſleroy.
Thiange.
Longueville.
Ragny.
Boüillon.
Auvergne.
Grignan.

Laurieres.
Granville.
Duroure.
Meré.
Thury.
Valavoire.
Arnolfiny.
Harcourt.
Armagnac.
Saint Aignan.

Nombre, 66 Compagnies, de 22 Regimens cy-dessus ; de 54 Hommes chacune, en tout 3564 Hommes.

Cavalerie Legere Etrangere.

Prince de Piedmont, dix Compagnies, dont l'une de 64 Hommes, & les autres de 54. 550 h.

Koniſmark, vingt-quatre Compagnies, de 54 Hommes chacune, 1296 h.

Anglois, dix Compagnies, de 54 Hommes, 540 h.

Schomberg, trois Compagnies, de 54 Hommes, 162 h.

Roſe, trois Compagnies, *idem* 162 h.

Houſſet, trois Compagnies, *idem* 162 h.

Total de ladite Cavalerie Etrangere, 3196 Hommes.

Deux Regimens de Dragons.

Colonel General deſdits Dragons, de ſix Compagnies, de 104 Hommes chacune, 624 h.

Dragons du Roy, de ſix Compagnies, de 54 Hommes chacune, 324 h.

Nombre deſdits Dragons, 948 Hommes.

Partie de la Maiſon du Roy.

Regiment des Gardes Françoiſes, trente Compagnies, de 100 Hommes chacune, 3000 h.

Regiment des Gardes Suiſſes, dix Compagnies, de 200 Hommes chacune, 2000 h.

Gendarmes du Roy, 200 h.

Chevaux Legers de la Garde, 200 h.

Nombre, 5400 Hommes.

Ces quarante-six Regimens d'Infanterie Françoise de cet Etat, montent à 83697 Hommes.

Les treize Regimens d'Infanterie Etrangere, montent à 36256 Hommes; à quoy adjoûtant le Regiment des Gardes Suisses de 2000 Hommes, seront, y comprenant cinquante Compagnies franches de diverses Nations, 41318 h.

Les seize Compagnies de Gendarmes, 2608 h.

Les cinquante-deux Re-

gimens de Cavalerie Françoise, 16848 h.

Vingt-deux autres Regimens de Cavalerie Françoise, 3564 h.

Douze autres Regimens de Cavalerie Françoise, 648 h.

Regimens de Cavalerie Etrangere, 3096 h.

Compagnie de Gendarmes du Roy, 200 h.

Compagnie de Chevaux Legers, 200 h.

Total de l'Infanterie & Cavalerie, 155687 Hommes.

Depuis cet Etat expedié, le Roy a donné au mois de Fevrier dern. 1672. des Commissions pour lever trois cens Compagnies d'Infanterie, faisant 15000 Hommes, pour l'incorporer dans les Vieux Corps, les mettre à 80 Compagnie chacune; Six-vingts Compagnies de Cavalerie, qui feront 6000 Hommes, & en tout 21000 Hommes.

155687 Hommes,
& avec les 21000.

176687 Hommes.

A Paris, le 26. Mars.

IE n'ay rien de nouveau, Madame, à vous mander cette Semaine, que le Voyage du Roy à Versailles. Je sçais que vous l'avez vû, & que vous avez lû la belle Description que Mademoiselle de Scudery en a faite : mais le Versailles que vous avez vû, & celuy dont elle a parlé, sont bien diferents de celuy d'aujourd'huy ; & le Roy n'est jamais un mois

ſans y aller, qu'il n'y en trouve un nouveau lors qu'il y retourne, tant il paroiſt changé, à cauſe des beautez qu'on y adjoûte ſans ceſſe. On a depuis peu embelly la Grotte de pluſieurs Figures incomparables; on y a mis un grand Soleil environné de pluſieurs Nymphes qui le couronnent, & luy lavent les pieds & les mains. Ce merveilleux Ouvrage, & le plus grand qui ait encor eſté fait, eſt de Meſſieurs Girardon &

Renaudin. Dans deux niches qui ſont aux côtez, on y a mis quatre Chevaux du Soleil, qui ſemblent jetter du feu, & vouloir prendre carriere, ſans pouvoir eſtre arreſtez par les puiſſans Tritons qui les tiennent. Monſieur Guerin a fait la moitié de cet Ouvrage, & Meſſieurs Gaſpard & Baltazard ont fait le reſte. On a encor placé dans cette Grotte pluſieurs autres belles Figures de Monſieur Batiſte Sculpteur tres-fameux; ce

qui fait voir que la France peut fournir pour ces sortes d'Ouvrages d'aussi grands Hommes que l'Italie. Je n'aurois jamais fait, si je voulois vous parler des merveilles que les eaux produisent dans ce Lieu délicieux. Le Sieur Denys les y fait venir par des Pompes & des Acqueducs admirables; & Monsieur de Francine leur fait faire des choses qui surpassent l'imagination; témoin le Marais, l'Arbre, & le Mont d'eau, sans ou-

blier le Theatre, où les changemens de décorations d'eau y sont aussi fréquens que ceux des Pieces de Machines, qui en sont les plus remplies : Mais comment l'eau manqueroit-elle pour toutes ces choses, puis que par les soins qu'ont pris ceux qui la font venir dans ces lieux, on y voit des Parterres entiers tres-beaux & tres-fleuris, sous lesquels il y a des reservoirs d'eau ? Les miracles que fait Monsieur Nautre dans ces su-

perbes Jardins, ne sont pas moins considerables. Le grand nombre d'Orangers plantez en terre, en fait foy, aussi-bien que les grands Arbres qui ont esté transplantez pour élargir la grande Allée; ce qui ne s'est encor jamais vû. J'aurois encor mille choses à vous dire touchant ce Chasteau, qui surpasse le Palais d'Armide. Je devrois vous parler des Bâtimens, & de ceux qui en prenent la conduite; mais le détail en seroit trop

long, & je dois le remettre à une autre fois, ou plutoſt attendre qu'ils ſoient achevez.

A Paris, le 2. Avril.

IE ne ſçay, Madame, ſi les nouvelles que je vous ay mandées depuis le mois de Janvier, ont ſatisfait voſtre curioſité. Je croy ne vous avoir juſques icy fait connoiſtre que mon zele, en vous écrivant ponctuellement; mais j'eſpere avec le temps vous mander des nouvelles plus curieuſes & en plus grand nombre.

Monſieur le Cardinal

de Bonzy a reçeu cette Semaine le Bonnet des mains du Roy, en presence de Messieurs les Cardinaux de Rets, de Boüillon, & Maldachiny. Je vous ay déja parlé de Monsieur le Cardinal de Boüillon, & vous n'ignorez pas le grand mérite de Monsieur le Cardinal de Rets, & que son esprit & ses malheurs l'ont rendu également illustre, aussi-bien que sa fidelité pour ses Amis; & vous sçavez aussi que sa justice, & la

genéroſité dont il donne tous les jours des marques à ceux qui luy ont fait plaiſir, ne le font pas moins admirer. On vit avec étonnement à cette Cerémonie Mr Priam, autrefois Réſident de Mantouë, qui avoit veû feu Monſieur le Cardinal de Bonzy, grand Oncle de celuy d'aujourd'huy, & Grand - Aumoſnier de Marie de Médicis, recevoir le Bonnet des mains de Henry IV.

Monſieur le Duc de Chaune,

Chaune, que ſes Ambaſſades à Rome doivent rendre fameux, de meſme que la maniere avec laquelle il ſert le Roy aux Etats de Bretagne, dont il eſt Gouverneur, en preſenta ces jours paſſez les Députez à Sa Majeſté.

Monſieur le Duc de Béthune, ſi connu ſous le nom de Comte de Charoſt, que ſes ſervices, ſa fidélité, & ſa reconnoiſſance pour ſes Bienfacteurs, rendent auſſi recommandable que ſon il-

luſtre naiſſance qu'il tire des plus anciens Comtes de Bethune, a preſté ſerment entre les mains du Roy pour la Charge de Lieutenant General de la Province de Picardie, en échange de celle de Capitaine des Gardes du Corps, dont Monſieur le Duc de Duras a eſté pourveû. Vous ſçavez, Madame, que ce Duc eſt d'une des plus anciennes Maiſons de France, qu'il a beaucoup d'eſprit; qu'il a toûjours donné dans les

Armées où il a servy, des marques d'une grande valeur, & d'une prudence qui le fait admirer, & le fait passer pour un tres-grand Capitaine.

Vous avez appris la mort de Madame la Duchesse Doüairiere d'Orleans: Son âge, sa naissance, & ses vertus Chrestiennes, vous sont connuës, c'est pourquoy je ne vous en diray pas davantage sur cet article.

A Paris, le 9. Avril.

PUIS que vous souhaitez, Madame, qu'apres vous avoir entretenu de l'Académie Françoise, je vous dise quelque chose de celle de Monsieur l'Abbé d'Aubignac, dont vous avez (dites-vous) oüy parler confusément; je vous diray qu'elle s'appelloit *l'Académie des belles Lettres*, & que son institution estoit pour examiner les Ouvrages d'Elo-

quence & de Poëſie. On y faiſoit le premier jour de chaque Mois un Diſcours ſur la diverſité des Conditions, où l'Eloquence ſe trouvoit neceſſaire. Le premier Diſcours échût à Monſieur Blondeau Advocat en Parlement: Il le fit ſur l'éloquence du Barreau, & s'en acquita tresbien, dans la grande Salle de l'Hoſtel de Matignon, devant une Aſſemblée compoſée de pluſieurs Perſonnes de qualité de l'un & de l'autre Sexe.

Monſieur le Marquis de Vilaines ſe fit admirer un mois apres luy ſur l'éloquence Militaire. L'impreſſion qu'on a faite de ce Diſcours eſt une marque de ſa bonté, c'eſt pourquoy je n'en parleray point, & je paſſeray au troiſiéme, qui échût à Monſieur l'Abbé de Saint Germain. Les deux autres ayant fait des Diſcours qui regardoient leur Profeſſion, cet illuſtre Abbé en voulut faire un ſur l'éloquence de la Chaire: Il

eut un ſuccés tres-avantageux, & qui ſatisfit merveilleuſement toute la belle Aſſemblée qui l'entendit. Monſieur Perachon ſe fit admirer un mois apres; & les autres Académiciens donnerent de mois en mois des marques de leur eſprit & de leur érudition. A la fin de ces Diſcours, on liſoit des Ouvrages de Poëſie compoſez par quelques-uns de Meſſieurs de l'Académie. Voicy les noms de ceux qui la compoſoient.

Monsieur l'Abbé d'Aubignac, Directeur.

Monsieur de Vaumorieres, Sous-Directeur.

Monsieur Gueret, Secretaire de l'Académie.

Feu Monsieur le Marquis du Châtelet.

Monsieur le Marquis de Vilaines.

Monsieur le Marquis d'Arbaux.

Monsieur Petit, Directeur apres Mr l'Abbé d'Aubignac.

Monsieur Perachon, Advocat en Parlement.

Monsieur

Monſieur l'Abbé de Vilars.

Monſieur l'Abbé de Villeſerain, à preſent Eveſque de Senés, Directeur apres Monſieur Petit.

Feu Monſieur l'Abbé Ganaret.

Monſieur de Launay.

Monſieur Caré, Advocat en Parlement.

Monſieur Richelet.

Monſieur du Perier.

Feu Monſieur Baurin, Advocat au Conſeil.

Monſieur Barallis Medecin.

Monſieur l'Abbé de Saint Germain.

Cette Illuſtre Académie a eſté rompuë depuis que Monſieur l'Abbé de Villeſerain a eſté nommé à l'Eveſché de Senés. On avoit eu deſſein quelque temps auparavant d'y faire entrer des Femmes, & l'on propoſoit Madame de Villedieu, dont les Ouvrages font tous les jours tant de bruit. On comptoit auſſi Madame la Marquiſe de Guibermeny, Fille de Monſieur le Marquis de

Vilaines: Elle a l'esprit penétrant & délicat, & l'on ne peut assez la loüer. On n'oublioit pas Madame la Marquise Deshoulieres: Vous en avez oüy parler, Madame, car son grand mérite la fait connoistre par tout; elle écrit tres-polîment en Prose & en Vers, & c'est enfin un Esprit du premier ordre. Il court de petites Pieces galantes de son Chien, qu'on appelle *Gas*: Il s'est fait depuis peu Poëte excellent, &

ſes Ouvrages méritent bien d'eſtre imprimez. Cette Dame en a fait le Cerbere du Parnaſſe, pour en défendre l'entrée aux mauvais Poëtes. Voicy de ſes Vers, & vous pourez par là juger de ſon eſprit.

LETTRE DE GAS, Epagneul de Madame Deſ-houlieres.

A Monſieur le Comte de L. T.

POur vous marquer mon courroux,
I'ay mis la plume à la patte;

Il eſt temps que contre vous
Toute ma colere éclate.
Vous m'avez rendu jaloux ;
Entre nous autres Toutous,
Nous ſommes là-deſſus d'humeur fort délicate :
Pour ſe bien mettre avec nous,
En vain le Blondin nous flate,
Nous n'en ſommes pas plus doux,
Nous mordons juſqu'à l'Epoux.
Malgré ce naturel incommode & farouche,
Ie vous écoutois ſans dépit
Loüer de ma Maiſtreſſe & les yeux, & la bouche ;
Ne croyant ces douceurs qu'un ſimple jeu d'eſprit,
Sans m'oppoſer à rien, je dormois ſur ſon Lit.
Si ce ſouvenir vous touche,
Ne ſongez plus à m'oſter

La place que je poſſede :
Croyez-vous la meriter ?
Croyez-vous que je la cede ?
Sept fois l'aimable Printemps
A fait reverdir les Champs,
Sept fois la triſte froidure
En a chaſſé la verdure,
Depuis le bienheureux jour
Que je ſuis Chien d'Amarille.
A ſes pieds j'ay veû la Cour,
A ſes pieds j'ay veû la Ville
Vainement brûler d'amour ;
Seul j'ay ſçeû par mon adreſſe
Dans ſon inſenſible cœur
Faire naiſtre la tendreſſe.
Ne troublez plus mon bonheur :
Quand pour vanger ſon honneur,
Le petit Dieu ſuborneur
Qu'en tous lieux elle ſurmonte,
Décideroit à ma honte
Sur les droits que je prétens,

Sçachez, noſtre illuſtre Comte,
Que j'ay de fort bonnes dents.

GAS.

Je croy, Madame, que vous n'avez guere veû de Vers plus naturels, ny de Chiens plus habiles. J'en ſçay bien la raiſon; c'eſt que tous les Epagneuls n'ont pas des Maiſtreſſes ſi ſpirituelles.

Monſieur de Maurangis Directeur des Finances, mourut la Semaine paſſée: C'eſtoit un Homme d'eſprit & de bien; & la Gazette en dit tant, que je

ne pourois rien dire qui en approchaſt.

Monſieur le Baron de Schonborn, Neveu & Envoyé Extraordinaire de Monſieur l'Electeur de Mayence, a eu Audiance du Roy: Il fait voir dans une tres-grande jeuneſſe une prudence qui ſurprend les plus habiles; & il paroiſt tellement né pour les Affaires, que les plus épineuſes ne luy font aucune difficulté: Il en a déja donné des marques; & tant de Gens qui le

connoiſſent m'en ont aſſuré, que je croy ne vous rien dire de ce jeune Miniſtre qui ne ſoit véritable.

Monſieur le Comte de Molina Ambaſſadeur Extraordinaire d'Eſpagne, a fait ſon Entrée accompagné de Monſieur le Mareſchal de Grancé ; & quelques jours apres il fut conduit à l'Audiance du Roy par M^r le Comte d'Armagnac. Vous devez remarquer une choſe à laquelle ceux qui liſent

depuis vingt ans les Gazettes, n'ont peut-estre jamais pris garde; c'est que les Ambassadeurs des Testes couronnées, & ceux qu'on traitte de mesme, sont toûjours conduits à l'Audiance par un Prince; & que celuy qui les reçoit le jour de leur Entrée publique, ne les conduit jamais au Louvre.

A Paris, le 16. Avril.

IE vous avois promis, Madame, de vous mander toutes les Modes nouvelles, & je ne vous en ay (dites-vous) parlé dans aucune de mes Lettres. Le deüil que l'on porte icy depuis longtemps en eſt cauſe; il en a étouffé beaucoup qui n'ont point veû le jour, & la plûpart ſont demeurées dans l'imagination de ceux qui les ont inventées. Je vous

diray pourtant que l'on porte toûjours les Corps si longs, qu'ils vont presques jusques aux cuisses de ceux qui n'ont guere de hanches.

Les Femmes ne portent plus de Manchettes ou Pognets tombans sur les bras; le bout où est la dentelle, est presentement relevé comme des Manchettes d'Hommes: Elles portent des Gands taillez comme ceux des Hommes, avec une dentelle d'or; & leurs Souliers es-

tans presentement un peu plus quarrez qu'à l'ordinaire, elles tâchent d'imiter les Hommes en beaucoup de choses.

La bordure de la plûpart des Eventails dont on s'est servy depuis qu'on a commencé à les reprendre, est de Point de France peint, & sert de tour aux cartouches dans lesquels les Peintres mettent à leur ordinaire ce qui leur vient dans l'imagination.

Les Jupes à la Psyché sont toûjours à la mode,

auſſi bien que les Manteaux de toille des Indes. On en porte pourtant beaucoup depuis peu d'un Satin couleur de feu, mélé de blanc, qui plaiſt beaucoup, & commence à devenir fort à la mode.

Les Hommes portent toûjours leurs Chapeaux ſi grands, que les Vieillards (qui de peur de paroiſtre ridicules en avoient de grands pendant qu'on en portoit de petits) paroiſſent preſentement ce qu'ils vouloient éviter

d'estre, parce qu'ils n'ont point voulu changer de mode, & que les grands Chapeaux de ce temps-là sont les petits d'aujourd'huy.

On ne porte presque plus de Cordons de Chapeau de ruban & de soye, & les Cordons d'or reviennent à la mode. Je ne sçay pas si on les souffrira longtemps, puis que depuis huit jours on prend toutes les Jupes garnies d'or & d'argent. On a presque toûjours veû ar-

river la meſme choſe; mais le temps paſſé n'eſt plus, & Monſieur de la Reynie n'entreprend rien dont il ne vienne à bout: Il a fait des choſes depuis qu'il eſt Lieutenant de Police, que l'on croyoit impoſſibles, & qu'on n'avoit pû faire depuis pluſieurs Siecles. On ne ſçauroit trouver un Juge plus équitable, plus incorruptible, ny plus ardent à ſervir le Roy. Le Public luy a des obligations dont il doit éternellement conſerver

ſerver la mémoire.

Apres vous avoir parlé des Modes qui ne regardent que l'habillement des Hommes & des Femmes, il faut que je vous entretienne d'une plus nouvelle que toutes celles dont je vous ay parlé, & qui regarde les Ameublemens. Je fus derniérement chez une Femme qui n'eſt pas de la plus haute qualité, mais dont l'Amant eſt extrémement riche. On dit que l'on me vouloit faire voir une Salle

fort proprement meublée, & l'on me mena dans un Lieu dont la Tapisserie estoit d'un fort beau damas. Pendant qu'on me fit regarder par la fenestre un Jardin admirable, on leva en un instant cette Tapisserie ; de maniere qu'en tournant la teste, je vis cette Salle tapissée d'une autre couleur, & que la premiere Tapisserie estoit relevée en Festons tout autour de la Salle. Comme j'admirois cette invention, on me

dit de tirer un contrepoids qui estoit caché dans un coin où il ne paroissoit pas, & qui neantmoins estoit attaché avec des cordons de soye & d'or. Je le tiray fort aisément, & je vis aussi-tost cette seconde Tapisserie s'élever; & quand elle fut en haut, elle parut en petites Pentes qui firent les entre-deux des Festons, & laissa voir une Tapisserie de verdure ornée de plusieurs Tableaux avec de tres-riches bordures. Jamais

rien ne produisit un si bel effet, & je ne pûs me lasser d'admirer ceux qui avoient trouvé une si belle invention; & si j'estois sorty de la Salle autant de fois qu'elle changea, & que j'y fusse rentré, je n'aurois pas crû estre dans le méme Apartement. Les mémes Personnes (dit-on) font travailler à un Lit qui doit changer autant de fois. Je ne croyois pas vous devoir mander tant de choses sur les Modes nouvelles, & je voy bien

que cet article me fournira toûjours beaucoup de matiere.

Un des Fils de Monsieur le Premier Presidant a depuis peu épousé la Fille de Monsieur de Chalucet Gouverneur du Chasteau de Nantes. Je vous informeray au premier jour du mérite de ces deux Illustres Mariez.

Le Roy a nommé Monsieur d'Aquin à la Charge de son Premier Medecin. Je ne parleray ny de son mérite, ny de sa capacité;

ce choix en fait plus connoistre que je n'en pourois dire.

Monsieur de la Chambre a esté aussi nommé Premier Medecin de la Reyne. Il est estimé de toute la Cour, où il passe pour un tres-habile Homme.

Monsieur Renaudot, qui par ses longues experiences, & le grand nombre de Malades qu'il a veûs depuis plusieurs années, doit estre un des plus habiles Medecins de Paris, a esté

choisi par le Roy pour la Charge de Premier Medecin de Monsieur le Dauphin.

On continuë depuis le mois de Janvier à donner au Public *le Iournal des Sçavans*, que vous avez lû autrefois avec plaisir. C'est un Ouvrage tres-beau & tres-utile ; l'Autheur en est fort estimé, & il a l'honneur d'estre consideré d'un grand Ministre.

A Paris, le 23. Avril.

IE vous envoye une Liſte des Officiers Generaux que le Roy a nommez pour ſervir cette Campagne. Je ne vous aſſure pas qu'elle ſoit juſte, qu'il n'y en ait point d'oubliez, & que les rangs ſoient obſervez ; mais enfin, Madame, je vous fais part de ce que j'ay: Je croy qu'il y a beaucoup de Gens dans voſtre Province qui n'en ſçavent pas tant.

NOMS

NOMS DES OFFICIERS Generaux de l'Armée du Roy.

MONSIEUR, Generaliſſime.
Monſieur de Turenne, General.

Lieutenans Generaux.

Monſieur de Gadagne.
Monſieur le Duc de la Feüillade.
Monſieur le Comte de Soiſſons.

Monſieur le Grand Maiſtre.
Monſieur de Lorge.
Monſieur de Rochefort.

Mareſchaux de Camp.

Monſieur le Chevalier de Lorraine.
Monſieur Martinet.
Monſieur de Montal.
Monſieur de Fourille eſt Meſtre de Camp de la Cavalerie, & ſert toûjours.

Brigadiers de Cavalerie.

Monſieur de M...

Monſieur de C...
Monſieur de la Feüillée.
Mr le Comte de Roye.
Monſieur de Chazeron.

Brigadiers de l'Infanterie.

Monſieur de Beauveau.
Monſieur....

Aides de Camp.

Monſieur le Comte d'Ayen.
Monſieur d'Albret.
Monſieur le Chevalier de Nogent.

Monſieur le Marquis d'Angeau.
Monſieur de Breauté.
Monſieur de la Roche-Courton.

ETAT DE L'ARMÉE de Monſieur le Prince.

Lieutenans Generaux.

Monſieur le Comte de Guiche.
Monſieur de Saint Avre.
Monſieur Foucaut.

Mareſchaux de Camp.

Monſieur le Comte du Pleſſis.
Monſieur le Comte de Nogent.
Monſieur de Magaloty.
Monſieur de Choiſeüil.

Commiſſaire general de la Cavalerie.

Monſieur de la Cardonniere.

Brigadiers de la Cavalerie.

Monſieur de Beauvezé.
Monſieur Vivien.
Monſieur des Fourneaux.

Brigadiers d'Infanterie.

Monſieur Pilloy.
Monſieur....

ETAT DE L'ARME'E que devoit commander Monſieur le Mareſchal de Crequy.

Lieutenant General.

Monſieur de Nancré.

Mareſchaux de Camp.

Monſieur de Vaubrun.
Monſieur le Chevalier du Pleſſis.

Brigadiers de Cavalerie.

Monſieur M...
Monſieur de Pierrefite.

Le Roy a nommé Monſieur de Sainſandoux Major du Regiment des Gardes, Major General de ſon Armée. Il a auſſi nommé Monſieur de Tracy Capitaine aux Gardes, Major General de Monſieur le Prince; Et Monſieur de la Marilliere Lieutenant Colonel du Regiment de

la Reyne, Major General de la troiſiéme Armée.

OFFICIERS GENERAVX de l'Armée des Alliez.

Monſieur de Luxembourg Lieutenant General de Monſieur l'Eveſque de Munſter.

Monſieur de Chamilly, Lieutenant General de Monſieur l'Eveſque de Cologne.

Monſieur du Renel commandera la Cavalerie.

Monſieur de Mornas commandera l'Infanterie.
Monſieur de Beaudevis commandera.....
L'Armée de Rouſſillon ſera commandée par Monſieur le Bret.

Je croy qu'apres l'Etat des Armées de Terre, vous ſerez bien aiſe d'apprendre celuy de l'armement de Mer, & que les divers noms des Vaiſſeaux vous divertiront.

LISTE DES VAISSEAUX de l'Armée Navale qui doit servir l'année 1672.

A ROCHEFORT.

Noms des Capitaines des Vaisseaux.

Monsieur de Rabinieres,
Le Superbe, 1300 toneaux, 70 Canons.
Monsieur Gabaret,
Le Foudroyant, 1300 t. 68 c.
Monsieur Gombaut,
Le Grand, 1100 t. 64 c.

Monsieur Michaut,
Le Conquerant, 1100 t. 64 c.
Monsieur de Grançay,
L'Illustre, 1100 t. 70 c.
Monsieur de Beaulieu,
L'Admirable, 1100 t. 70 c.
Monsieur le Commandeur de Verdille,
L'Invincible, 1100 t. 70 c.
Monsieur Destival,
Le Sans-pareil, 1100 t. 62 c.
Monsieur d'Ymagnion,
L'Excellent, 1000 t. 56 c.
Monsieur de Blenac,
Le Fort, 1000 t. 54 c.
Monsieur de Tourville,
Le Galant, 700 t. 40 c.

Monsieur de Villeneuve-Ferier,
Le Brillant, 600 t. 40 c.
Monsieur de la Vigerie,
Le Hazardeux, 550 t. 34 c.

BRULOTS.

Monsieur Rocachon,
Le Fin.
Monsieur Ozier Thomas,
Le Périlleux.
Monsieur Vidaut,
Le Voilé.
Monsieur du Rivault,
L'Inconnu.
Monsieur Serpaut,
Le Déguisé.

Monsieur Chaboisseau,
L'Entreprenant.

A BREST.

Monsieur de C....
Le S. Philippe, Admiral.
Monsieur du Quesne,
Lieutenant General,
Le Terrible.
Monsieur des Ardans,
Le Tonnant.
Monsieur de Vallebelle,
Le Brave.
Monsieur de Sourdis,
Le Vaillant.
Monsieur de Larcou,
Le Temeraire.

Monſieur de Quyovet,
L'Oriflame.

Monſieur de Queruville,
Le Bourbon.

Monſieur d'Infreville,
Le Rubis.

Monſieur Deſbeville,
Le Duc.

Monſieur de Coquelin,
Lacolle.

Monſieur Panetier,
L'Heureux.

Monſieur de Bleor,
L'Alcion.

Monſieur de la Rocque-Souftret,
Le Hardy.

FREGATES LEGERES.

Monſieur.....

La Tempeſte.

Monſieur de Bellemont,

L'Aurore.

Monſieur de Gravançon,

La Railleuſe.

Monſieur de S. Michel,

La Subtile.

Monſieur de Groſbois,

La Lutine.

Monſieur Delmonts,

La Gaillarde.

BRULOTS.

Le Trompeur.

Le

Le Serpent.

..... Fustes.

Deux Tartanes.

Monsieur du Quesne gardera les Costes de la Rochelle avec une Escadre de quatorze Vaisseaux.

Monsieur Martel commandera une Escadre de quatorze Vaisseaux, qui servira de Corps de reserve.

A Paris, le 23. Avril.

JE vous envoye, Madame, une partie des Livres nouveaux qui se vendent depuis peu chez Mr Barbin. Le Beralde, d'un Autheur inconnu, vous paroistra bien écrit. Les Exilez de Madame de Villedieu, vous divertiront beaucoup; les incidens en sont agreables & délicatement touchez; & cette spirituelle Personne, dont jusques icy tous les

Ecrits ont reüſſy, mérite beaucoup de loüanges. Je vous envoye auſſi le ſecond Tome des Ouvrages de Monſieur le Païs: Le premier a eu autrefois un tres-grand ſuccés; vous jugerez de celuy-cy. Je vous feray part dans huit jours d'un Livre nouveau de Monſieur Ménage; ce ſont de nouvelles Obſervations ſur la Langue Françoiſe. Quoy qu'on ne doive pas toûjours eſtimer un Ouvrage par ſon ſuccés, on peut neant-

moins juger du mérite de celuy-cy par le grand bruit qu'il fait, puis que c'eſt avec juſtice qu'il plaiſt; & je ne doute point que dans quelque temps, au lieu de dire *parler Vaugelas*, pour loüer ceux qui parleront bien, on ne diſe *parler Ménage*. Ce grand Homme (on peut le nommer ainſi puis qu'il a beaucoup d'érudition) expoſe d'abord toutes les diferentes façons de parler, qui ſignifient, ou que l'on veut qui ſignifient une méme

choſe. Il cite tous ceux qui s'en ſont ſervis ; & apres avoir fait voir leur véritable étimologie, il décide preſque toûjours en faveur de l'Uſage, qu'il dit eſtre le ſouverain Maiſtre du Langage. C'eſt auſſi à quoy l'on ſe doit le plus attacher ; & quand on pécheroit contre les regles, on ne pouroit mal parler. Cette déciſion d'un ſi fameux Autheur ſera d'une grande utilité, & fera qu'à l'avenir tout le monde s'entendra, & parlera d'u-

ne meſme maniere ; au lieu qu'on auroit toûjours veû le contraire, tant que les Sçavans auroient parlé ſelon l'uſage, & les autres à leur fantaiſie, c'eſt à dire tantoſt d'une maniere, tantoſt de l'autre ; ce qui avec le temps auroit apporté beaucoup d'obſcurité dans la Langue. Ainſi, Madame, tous les François ont beaucoup d'obligation à Monſieur Ménage de la peine qu'il s'eſt bien voulu donner de leur apprendre à parler. Voicy

une partie des Autheurs qu'il cite. Monſieur de Vaugelas, qu'il approuve & condamne ſouvent; Meſſieurs Balzac, Malherbe, Sarazin, Voiture, Mainard, S. Amant, Brebeuf, Ablancourt, Colletet, Gombaut, le Pere Rapin, Racan, Mairet, le Pere Chiflet, Deſmareſts, Gomberville, l'Abbé Chaſtelin, l'Abbé Saſſy, Mezeray, Sorel, Charpentier, Brianville, l'Eveſque de Vance, Pelliſſon, la Mothe le Vayer, le Pere

Bouhours, Patru, Chapelain, Segrais, Marolles, Benserade, Corneille, le Pere le Moine, Dandilly, l'Autheur du Comte de Gabalis, Bary, la Fontaine, Tallemant, Messieurs du Port-Royal, & Mademoiselle de Scudery. Je ne donne point de rang à tous ces beaux Esprits, l'entreprise seroit trop hardie; Monsieur Ménage ne leur en a point donné, ne les ayant tous citez plusieurs fois que selon qu'il a eu besoin de

leurs

leurs Ouvrages pour autoriſer ſes ſentimens. Il a encore parlé d'une douzaine d'autres; mais leur mérite eſtant trop vieux, je ne croy pas devoir groſſir cette Lettre de leurs noms.

Le Roy a donné les Sceaux à Monſieur Daligre. Je vous ay déja parlé de ſon mérite, de ſes divers Emplois & de ſes Ambaſſades. Sa Majeſté parla de luy avec éloge, en luy faiſant ce beau préſent; & ce qu'elle luy dit fit con-

noiſtre à tout le monde qu'elle avoit beaucoup de confiance en luy. Il eſt à remarquer que l'on n'a point veû juſques icy de Garde des Sceaux qui fut Fils d'un Chancelier.

Tout Paris court depuis quelques jours aux Peres de l'Oratoire pour voir un Mauzolée de feu Monſieur le Chancelier, dreſſé ſur les deſſeins de Monſieur le Brun. Quand je l'auray veû, je vous entretiendray & de l'Ouvrage, & de l'Autheur.

La Medecine en Corps, & en habit de cerémonie, ayant le Sieur Puylon son Doyen en teste, s'est transportée à S. Germain pour complimenter les trois Premiers Medecins de Leurs Majestez. Quel plaisir d'avoir de telles Charges ! & qu'on en tire de gloire & d'autre chose !

Les équipages du Roy, de Monsieur, des Princes, & des Officiers de l'Armée, sont partis cette Semaine. Jamais on n'a rien

veû de si beau, & pendant huit jours toutes les fenestres ont esté remplies de monde comme à quelque Entrée publique. Parmy ce grand nombre de Mulets, de Chevaux, & de Chariots si bien couverts, on apperçeût prés de quatre-vingts Charettes, dont les couvertures n'estoient pas si belles ny si bigarrées que celles des Chariots, mais elles estoient mieux remplies, & les Chevaux avoient beaucoup plus de peine à les tirer : C'estoit

(dit-on) le Nerf de la Guerre, que les Gendarmes & Chevaux Legers du Roy conduiſoient. Les Avares regarderent avec des yeux de convoitiſe cette grande quantité d'argent; les Meres en ſouhaiterent pour marier leurs Filles; les Amans, pour faire des préſens à leurs Maiſtreſſes; & les Debiteurs, pour payer leurs debtes: Enfin chacun en ſouhaita pour ce qu'il en avoit à faire, & les moins intéreſſez firent

des ſouhaits. Ce qu'il y euſt de plaiſant, c'eſt que chacun crût que ce qu'il ſouhaitoit, n'amoindriroit pas la ſomme, & ne feroit point de tort au Roy, ny à ſes Armées. Cependant ſi l'on euſt diſtribué de cet argent à chacun ſelon ſes ſouhaits, il n'y auroit pas eu dequoy contenter tout le monde, & il s'en ſeroit falu beaucoup qu'il ne fut ſorty un ſol de Paris.

Si les équipages ont pendant toute cette Semaine remply toutes les

Ruës de Paris, le Vieux Chaſteau de S. Germain n'a pas eſté moins plein de tous ceux qui ont eſté prendre congé du Roy. L'Ambaſſadeur d'Angleterre le prit pour longtemps, puis qu'il s'en retourne aupres du Roy ſon Maiſtre. Il eſt de la Maiſon des Montaigus, qui n'eſt pas moins illuſtre en Angleterre, qu'elle eſt connuë en France: Il a beaucoup d'eſprit; & l'eſtime particuliere dont il a toûjours honoré ceux qui

paſſent icy pour en avoir, en eſt une marque infaillible. Il les a laiſſez dans un tres-grand chagrin de ſon depart, auſſi-bien que quelques Dames d'une grande réputation, aupres deſquelles il employoit une partie du temps qu'il luy reſtoit des grandes occupations que ſon employ luy donnoit. Il preſenta au Roy le Sieur de Goldophin, qui doit demeurer aupres de Sa Majeſté pendant toute la Campagne. L'Ambaſſa-

deur de Savoye, le Réſident de Suede, & les Envoyez Extraordinaires de Mayence & de Genes, prirent pareillement congé de Sa Majeſté, auſſi-bien que toutes les Cours Souveraines, & le Prevoſt des Marchands. Tous les Eveſques qui ſont icy y furent auſſi, & toutes les Perſonnes de conſidéraration les imiterent. Ces marques de reſpect & d'amour envers le plus grand des Roys, n'auroient jamais finy, ſi l'ardeur guer-

riere de Sa Majeſté ne l'euſt fait quitter S. Germain plutoſt qu'elle n'avoit réſolu. Elle eſt partie avec peu de monde, mais elle eſt allée trouver une Armée ſi nombreuſe & ſi belle, qu'aucun de ſes Prédeceſſeurs n'en a jamais eu de pareille. Sa Majeſté a laiſſé à la Reyne l'adminiſtration des Affaires, avec un Conſeil compoſé de Meſſieurs le Garde des Sceaux, Villeroy, le Tellier, & Colbert. Leur mérite eſt ſi connu, que je ne pou-

rois vous rien dire à leur avantage, qui ne fut infinîment au deſſous, & qui n'ait eſté dit mille fois.

Je devois dans la Lettre où je vous ay parlé des Modes, vous entretenir de certains mots, qui bien qu'ils ne ſoient pas nouveaux, ne laiſſent pas d'eſtre preſentement fort à la mode. *Par toute terre* eſt un de ceux-là; & quand on veut dire qu'on parle fort d'une choſe, qu'elle ſera approuvée, qu'elle plaira, &c. on dit, on parle

de cela *par toute terre*, cela plaira *par toute terre*, cela ſera approuvé *par toute terre*. Les Gens du bel air ne diſent pas préſentement cinquante paroles, qu'ils ne le diſent dix fois, auſſi-bien que le mot de *violant*, qu'on applique bien plus mal à tout ce qu'on dit; car pour dire cela eſt fâcheux, on dit cela eſt *violant*; pour dire il a tort, on le dit de meſme, & il ſemble qu'on affecte de s'en ſervir pour exprimer toutes les choſes

avec leſquelles il ne convient pas. Je croy, Madame, que vous n'avez jamais oüy parler de rien de pareil; ceux qui juſques icy ont inventé des mots ou des expreſſions nouvelles, ne l'ayant fait que dans la penſée qu'ils ſignifioient mieux ce qu'ils vouloient dire. Le verbe *deſoler* n'eſt pas moins à la mode; & quand une Perſonne veut dire préſentement qu'une autre la fatigue, elle dit qu'elle la *deſole*: quand on veut dire

qu'on eſt chagrin, on dit qu'on eſt *deſolé;* & l'on applique enfin ce mot à toutes les choſes qu'on veut marquer qui font de la peine.

Je vous ay déja envoyé des Vers du plus agreable Animal du Monde; en voicy d'autres de ſa façon, qui je croy vous plairont encore davantage.

LETTRE DE GAS, Epagneul de Madame Des-houlieres, A COURTE-OREILLE, Tourne-Broche de M.....

I'Apprens de tous coſtez que malgrè le deſtin
Qui vous a fait naiſtre Matin,
Vous chaſſez pourtant à merveille.
Ce grand Lievre fut pris par le preux Courte-oreille
(Diſoit-on l'autre jour en ouvrant un Paſté.)
Du Vin, du Vin, qu'à ſa ſanté
Il ſoit vuidé mainte Bouteille.
Lors le Verre à la main, voſtre los fut chanté;

Vn Blondin, deux Abbez, & plus d'une Beauté,
S'en acquiterent avec zele.
Foy d'Epagneul, j'en fais un raport tres-fidelle,
I'estois present à tout, & voyois sans douleur
Toute l'estime & tout l'honneur
Dont vostre Chasse estoit suivie;
Aupres d'Amarillis, content de mon bonheur,
Rien ne pouvant me faire envie.
Ie me determinay dans cet heureux moment
A vous dire sans compliment
Que vous avez bien fait de quitter la Cuisine
Où vous estiez souvent battu.
I'estime infiniment ceux qui par leur vertu
Dementent leur basse origine;

Iamais l'honneur d'autruy ne m'a rendu jaloux;
Et malgré tant de diférence
Que le Ciel a mis entre nous,
Ie veux bien faire connoissance,
Et lier commerce avec vous.
Devenons bons amis, abandonnez la Broche,
Allez comme Epagneul, Chien courant, ou Limier,
Par tout Païs prendre Gibier;
Ne craignez là-dessus ny plainte, ny reproche,
Personne ne fait son Métier.

Je ne puis me resoudre à fermer cette Lettre, sans vous faire part d'une Histoire que je viens d'apprendre.

Mégius, Homme docte & connu par quantité de beaux Ouvrages, fut il y a quelque temps chez une Dame de ſes Amies, accompagné de Brétius, jeune Homme d'un grand eſprit, mais qui ne le fit pas d'abord paroiſtre, parce qu'il demeura long-temps ſans rien dire. L'Amie de Mégius aimoit fort l'Aſtrologie, & croyoit en ſçavoir quelque choſe: c'eſtoit aſſez pour faire tomber la converſation là-deſſus. Elle y tourna

bientoſt auſſi; on y parla de fixer le Mercure. Mégius dit que ſi on vouloit en envoyer querir, il le fixeroit. On en apporta auſſitoſt, & il fit ce qu'il avoit promis, au grand étonnement de la Dame, & d'un Aſtrologue de ſes Amis qui eſtoit avec elle. Ce pretendu Aſtrologue luy demanda comment il avoit ſçeu ce qu'il venoit de faire; s'il l'avoit appris par lecture, s'il le tenoit de quelqu'un, ſi quelque avanture luy avoit fait ſça-

voir, ou si son esprit luy avoit fait trouver un si beau secret. Ce n'est par aucunes de ces choses, luy repartit Mégius, que j'ay appris ce que vous venez de voir; & voila, luy dit-il en se tournant vers Brétius, qui n'avoit encor parlé que par monosylabes, celuy qui m'a appris ce que je viens de faire. La Dame, & son Amy, jetterent aussitost les yeux sur luy; ils le regarderent depuis les pieds jusques à la teste, & se

blâmerent en secret de ce que son silence l'avoit fait passer dans leur esprit pour un Homme qui en avoit peu. Ils luy donnerent mille loüanges, & ne parlerent de luy qu'avec admiration. Il leur fit connoistre dans le reste de la conversation, qu'il avoit beaucoup d'esprit: mais loin de satisfaire pleinement leur curiosité sur tout ce qu'ils souhaitoient d'apprendre, il leur dit seulement des choses qui l'exciterent davantage, &

qui leur fit ſouhaiter paſſionnément de lier avec luy une étroite amitié. La nuit qui ſurvint, les obligea de ſe ſéparer plutoſt qu'ils n'auroient fait; car chacun avoit ſon but, comme vous l'apprendrez par la ſuite de cette Hiſtoire. L'Aſtrologue, dont je ne vous parleray plus que ſous le nom de Zoroaſte, fut voir Brétius dés le lendemain, & luy témoigna un ſi grand empreſſement d'apprendre ſon ſecret, que le jeune

Homme qui souhaitoit depuis longtemps de trouver quelqu'un de qui il pût se divertir, fut ravy d'avoir trouvé celuy-cy. Zoroaste de son costé n'oublia rien pour gagner son amitié; il luy fit des présens, il luy donna souvent de grands repas: mais il avoit beau le presser; Brétius qui vouloit se divertir, & que ces repas recommençassent souvent, eut l'adresse de le remettre presque autant de temps qu'il le voulut.

Enfin le grand jour qui devoit rendre Zoroaſte ſi ſçavant, arriva apres bien des remiſes ; & toutes choſes eſtant bien préparées, Brétius fit peſer une petite boule de cire qu'il avoit apportée, & qui ne peſoit preſques rien ; il la mit dans le creuſet, & dit à Zoroaſte apres l'avoir couvert, qu'il falloit eſtre deux heures ſans y regarder, & qu'ils pouvoient aller dans ſon Cabinet faire une figure pour voir ſi le travail ſeroit heureux.

Les

Les deux heures passées, on trouva de fort bon argent, au moins parut-il tel aux yeux de Zoroaste, qui fut aussitost le montrer à trois ou quatre Orfévres, qui dirent qu'ils n'en avoient point de meilleur dans leurs Boutiques. Les caresses qu'il fit à Brétius sont inconcevables; il l'en accabla, & le regala comme un Homme qui pouvoit luy donner un secret avec lequel il esperoit se faire plus de trésors que tous

les Roys du Monde n'en poſſedent. Dans cette eſperance il le conjura de luy donner dequoy faire ſeul de l'argent. Brétius luy donna une de ſes boules, mais elle ne produiſit rien à noſtre Aſtrologue; il s'en plaignit, & Brétius luy dit que ſa curioſité en eſtoit cauſe, & luy avoit fait regarder trop toſt ce qu'il devoit plus long-temps tenir bien couvert. Il en refit avec luy, & reüſſit comme la premiere fois. Zoroaſte con-

vaincu, le fut dire au Prince; puis il redit à Brétius ce qu'il avoit dit de luy. Ce jeune Homme se trouva embaraſſé, & fut contraint de luy avoüer que ce n'eſtoit qu'un jeu de main, & de luy apprendre ſon ſecret, & les choſes en demeurerent là. On trouve tous les jours beaucoup de Gens qui ſe laiſſent ainſi tromper par de belles apparences. Il me ſemble, Madame, que cette Lettre eſt aſſez longue: Je ne ſçay ſi elle

aura pû vous divertir, ny ſi les précedentes vous auront plû; mais je ſçay bien que j'ay des choſes ſi particulieres & ſi divertiſſantes à vous mander à l'avenir, que vous aurez lieu d'eſtre ſatisfaite.

FIN.

Extrait du Privilege du Roy.

PAr Grace & Privilege du Roy, Donné à S. Germain en Laye le 15. Fevrier 1672. Signé, Par le Roy en son Conseil VILLET. Il est permis au Sieur DAN. de faire imprimer, vendre & debiter, par tel Imprimeur ou Libraire qu'il voudra choisir, un Livre intitulé, LE MERCURE GALANT, en un ou plusieurs Volumes; & ce pendant le temps & espace de dix années entieres & accomplies, à compter du jour que chacun desdits Volumes sera achevé d'imprimer pour la premiere fois: Et cependant defences sont faites à toutes Personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'imprimer ny faire imprimer, vendre ny debiter aucuns desdits Volumes, sans le consentement de l'Exposant, ou de ceux qui auront

droict de luy, à peine contre chacun des contrevenans de six mille livres d'amende, confiscation des Exemplaires contrefaits, & de tous despens, dommages & interests, ainsi que plus au long il est porté esdites Lettres de Privilege.

Regiſtré sur le Livre de la Communauté, le 27. Fevrier 1672.

Signé, THIERRY, Syndic.

Et ledit Sieur DAN. a cedé & transporté son droict de Privilege pour ce present Volume seulement, à C. BARBIN, & T. GIRARD, Marchands Libraires à Paris, pour en joüir suivant l'accord fait entr'eux.

Acheve d'imprimer pour la premiere fois, le 25. May 1672.

MIROIR
GALANT
67
TOM
I